

LÉGENDES, ANECDOTES, UN PEU D'HISTOIRE LOCALE

UN PEU DE PATRIMOINE POUR NE PAS OUBLIER THÉMINES

Récits recueillis et écrits par un enfant du pays

Paul Brunet

Un conte

Une soupe originale

Il y a longtemps, une voiture assurait la liaison entre Saint Céré et Cahors, on l'appelait la « Rurale ».

Ce soir-là le véhicule était poussif et la route mauvaise. La « Rurale » était très en retard. Son chauffeur décida de s'arrêter devant une petite auberge du côté de Lentillac du Causse. Ainsi le moteur se refroidirait et le conducteur en profiterait pour commander une soupe.

L'auberge était sombre, l'électricité n'y avait pas été encore installée. L'aubergiste, une brave mémé prit la commande. Elle demanda un certain délai car il fallait aller au puits au fond du jardin pour tirer un seau d'eau pour confectionner le bouillon. Enfin une soupière fumante fut apportée. Le fumet était appétissant. Le monsieur avala sa soupe avec plaisir. Puis il dit à la dame en payant :

« C'était très bon, j'ai tout mangé sauf le quartier de canard qui a cuit avec. Je n'avais plus faim et il était trop dur. » Quand la « Rurale » s'éloigna, la mémé, soucieuse leva le couvert. Dans l'assiette du client il restait bien une forme de quartier de canard. La lueur de la bougie ne permettait pas d'en voir plus cependant la volaille n'avait pas été prévue au menu. En approchant la chandelle elle comprit que le crapaud emporté par le seau du puits avait donné une note originale à la fricassée d'oignons. C'est la seule soupe de ce genre qui fut confectionnée dans le Lot.

LA LÉGENDE DU PREMIER MOULIN

Histoire lue dans un document dont j'ai perdu la trace.

Au pied de la falaise que surplombent les puissantes fortifications du château de Thémines, un maître maçon et son équipe viennent de finir de creuser les fondations d'un moulin dans le lit du ruisseau.

À la fin de cette journée, on distingue les premiers alignements de pierres de taille, préfigurant les assises du bâtiment. Content de l'avancement des travaux, il libère ses ouvriers et rentre chez lui en songeant à son œuvre.

Il est assailli de soucis : approvisionner le chantier n'est pas facile, la carrière de pierres est loin, et la main-d'œuvre coûte cher.

Le lendemain, au lever du jour, comme d'habitude, il rejoint le chantier avant les ouvriers. Stupeur ! Le bel alignement est tout tordu, et quelques pierres renversées. Ce sont des plaisantins, se dit-il, ou un concurrent jaloux. Il remet tout en ordre, et avec ses ouvriers, continue de monter une hauteur de mur en beau calcaire en suivant les instructions du Frère Saint Pierre, l'architecte spécialiste des moulins, qui en avait tracé les plans et pris les niveaux.

Le lendemain matin, alors là, que de dégâts ! Comme s'il y avait eu une crue durant la nuit qui aurait tout renversé. Un orage, pense-t-il, du côté d'Espeyroux. Mais il est inquiet. Le soir, il décide de dormir sur le chantier, pour savoir ce qui s'y passe exactement. Alors qu'il s'est assoupi près d'une auge à mortier, il est réveillé par des bruits furtifs qui viennent d'une de ces grottes qui bordent le ruisseau à cet endroit.

Il voit s'approcher un être cornu au visage grimaçant et armé d'une fourche.

– « Salut ! Maître Peyre, tu as constaté ce que je sais faire ? »

– « Pour faire ça, pas besoin d'être fort ! C'est donc toi le malin qui sabote mon travail ? »

– « Et oui ! Et je vais te proposer un marché : ton âme contre la construction paisible de ce moulin », tandis que d'un coup de fourche, il fait tomber trois coudées de mur.

– « Holà ! Voilà un marché qui ne me plaît guère ! Laisse-moi réfléchir. »

Ce chantier représente une belle somme d'écus en or, et les délais, avant les pluies doivent être respectés. De plus, sa nombreuse famille attend le fruit de son travail pour manger.

La tête dans les mains, complètement abattu, le pauvre maçon sait que ce suppôt du diable aura raison de son âme. Aussi, invoque-t-il Saint Martin, le bon patron de notre église.

La réponse lui parvient quelques instants après, par voix céleste. Ayant reçu de bons conseils, il interpelle le diabolin :

– « D'accord ! Mais à une condition : que tu prennes mon âme lorsque les travaux seront finis, et que les rayons du soleil caresseront le faîtage tout neuf. »

– « Et bien voilà qui me sied », grimace le cornu, en s'enfuyant au fond d'une caverne, sans réfléchir, tout content de ramener une âme de bon maçon à son patron Lucifer.

Les travaux vont bon train car même le diabolin donne un coup de main : il lui tarde de mener à bien sa diablerie. Il retient l'eau du ruisseau quand elle menace, casse les bouteilles de vin que les ouvriers amènent en cachette et fait pousser les arbres pour mettre le chantier à l'ombre.

Le grand jour arrive, le chantier est enfin terminé. Le diabolin, à cheval sur le faîtage, attend avec impatience la conclusion de son marché.

En vain, le soleil n'est jamais au rendez-vous, et pour cause, le canyon est tellement profond, que ses rayons n'atteignent jamais le toit du moulin.

Dépité, le cornu s'enfuit, honteux, construire le moulin du diable à Cabouy.

Allez-y, vous verrez le mur cyclopéen qui retient les flots de l'Ouysse à la sortie de la résurgence. Il paraît que c'est le diable qui l'a construit.

LA PAUVRE MEUNIÈRE

Élise vit avec un père autoritaire, sa maman étant morte en la mettant au monde. Elle vient d'avoir seize ans et son petit cœur bat déjà pour Piérounel, du village de Laval.

De temps en temps, elle le voit passer devant chez elle, lorsqu'il mène paître sa vache et ses brebis dans la prairie. Il est vaillant et bien fait.

Un jour, il ose s'attarder un peu auprès d'Élise qui est en train de cueillir des petits pois dans son jardin. Les joues de la jeune fille deviennent toutes rouges, et ses mains se mettent à trembler d'émotion, laissant choir quelques cosses.

– « Élise, il faut que je te dise quelque chose : je veux devenir meunier pour pouvoir t'épouser. Cette phrase, il la lâche d'un trait, car cela fait longtemps qu'il la préparait dans sa tête. Mais il faut que ton père m'apprenne le métier, comme cela, nous nous verrons tous les jours. »

– « Oh ! Piérounel, moi aussi, je rêve souvent de toi, et je te promets que je parlerai de toi à Père. »

Ils n'osent pas s'embrasser, mais ils en ont très envie.

À midi, lorsque les meules se taisent, que l'eau remonte dans la « payssière » et que le meunier mange bruyamment sa soupe, Élise demande à parler à son père.

– « Père, Piérounel de Laval, veut apprendre le métier de meunier. Pourriez-vous le prendre comme apprenti ? »

– « Ah ! Je m'en doutais ! Ce va nu-pied essaye de te séduire ! Ça ne se passera pas comme ça ! Je t'interdis de lui adresser la parole ! Ici, c'est moi qui commande, et tu épouseras Valentin de Puy Lagarde, lui au moins il est costaud et riche ! »

– « Oh ! Non, je ne veux pas de lui, il est trop vieux, méchant et très laid ! Je veux épouser Piérounel. »

Elle s'enfuit en pleurs dans sa chambre.

Les jours suivants, elle ne sort plus de chez elle, mais elle réussit tout de même à faire savoir les projets de son père à Piérounel.

Le jeune homme réfléchit longtemps lorsqu'un marchand de « fouaces », venu à la foire du village, lui indique qu'un meunier, du côté de Rocamadour, à Cabouy exactement, cherche un apprenti. Puisqu'il ne peut plus voir Élise, il part aussitôt faire son apprentissage, pensant qu'il réussira ainsi à convaincre le père récalcitrant.

Il apprend son métier avec un bon patron.

Un jour, en se promenant autour de la résurgence de l'Ouysse, il découvre un message écrit sur une planchette : « Piérounel, je languis de toi, si tu trouves mon message, fais-le-moi savoir. »

Ainsi s'établit une correspondance via la rivière.

Maintenant qu'il a un métier, Pierounel espère bien convaincre le père d'Élise.

Hélas, le sort en décide autrement ; un jour, croyant trouver un message, il découvre la robe d'Élise, toute déchirée. Il a un mauvais pressentiment, et plus loin, sur le bord, il trouve le dernier message de celle qu'il aime :

– « Pierounel, je ne veux pas épouser Valentin, je préfère disparaître car c'est toi que j'aime et mon père ne veut pas que je t'épouse. »

Le jeune homme est effondré car il apprend qu'Élise s'est jetée dans le ruisseau en crue, à la suite d'une dispute avec son père.

Il entre dans les ordres chez les moines de Marcilhac afin de prier pour le repos de l'âme de sa bien aimée.

Quant au meunier, il s'est associé avec Valentin, mais on les entend souvent se disputer autour d'une pinte de vin dont ils apprécient fort la saveur.

Un soir où ils ont abusé de la chopine, ils entendent un vacarme épouvantable dans le moulin.

Pris de boisson, ils ont laissé la vanne grande ouverte, et la grande meule tourne à toute vitesse, emplissant l'air de poussière de farine. Ils s'approchent avec le « cael », provoquant ainsi une terrible explosion, et pendant longtemps, on entendit le ruisseau gémir dans les ruines, perpétuant les pleurs d'Élise pour son amour perdu.

LA LÉGENDE DES QUILLES EN OR

406 : année terrible où les Wisigoths et autres vandales traversèrent la Gaule romaine, pillant, violant et détruisant une civilisation décadente : le pays ne s'en remet pas. Certains s'établirent dans la région créant des villages tels Goudou, Goujounac...

En 662, un de leur descendant, nommé Waïffre se rend célèbre dans notre région. Il est Prince d'Aquitaine, et le roi de France, Pépin le bref, le poursuit afin de mettre un terme à ses prétentions belliqueuses.

Waïffre vient de Cahors et se dirige vers Turenne pour échapper aux soldats du Roi dans les forêts du Limousin. La traversée du causse en été a durement affaibli sa combativité ; aussi lorsqu'il arrive au Trinquat, ses chevaux fourbus sentent l'eau et se précipitent dans la prairie pour se désaltérer.

Pendant la reconnaissance des lieux, les brigands découvrent des cavernes et des gouffres. C'est une aubaine pour s'y cacher, le temps de remettre la troupe en état de marche.

Les coffres contenant la nourriture et les fruits de leurs larcins y sont entreposés à l'abri ; quant aux chevaux, ils sont parqués dans les ruines des granges romaines qui s'élèvent encore près de l'Ouyse.

Parmi les trésors volés dans les abbayes et dans les dernières villas romaines, il se trouve un magnifique jeu de quilles en or.

La fraîcheur de leur habitat et la profusion de poissons dans la rivière les incitent à prolonger leur séjour. Or, un soir, de lourds nuages noirs s'amoncellent au-dessus de la vallée, des violents coups de tonnerre se font entendre, un vent déchaîné se lève et c'est un orage qui éclate. De mémoire d'homme, on n'avait pas vu ça depuis le déluge ! !

Des arbres s'abattent dans le défilé, des rochers poussés par les eaux dévalent des collines, et le ruisseau, naguère si paisible, se transforme en un torrent furieux emportant tout sur son passage.

Lorsque les brigands réagissent, c'est déjà trop tard : les cavernes et leurs occupants sont noyés et les issues bouchées par des tonnes de matériaux ; des guerriers encore armés sont foudroyés sur place, quant aux autres, craignant la divine justice, ils s'enfuient une fois pour toutes.

La vallée n'est plus qu'un immense lac, de Rueyres au bas de Couzou.

Quelques centaines d'années plus tard, vers 1100, un nommé Girbert, petit seigneur local, décide d'élever un petit fort sur un promontoire rocheux, afin de mettre à l'abri ses sujets en cas de danger : c'est une époque très troublée et les pillages sont fréquents.

En creusant les fondations, il découvre une galerie au fond de laquelle des coffres éventrés laissent échapper leur contenu scintillant. Sur le sol, un jeu de quilles en or semble attendre le dernier tir d'un joueur.

Girbert puise dans ce trésor pour construire un château de belle allure, mais comme il se doute de son origine frauduleuse, il s'en sert également pour financer sa participation à une croisade pour délivrer le tombeau du Christ. Il fait élever sur ses terres d'Issendolus un hôpital où les pauvres et les pèlerins seront soignés.

Cette famille riche attire les nobles alliances, le château trop modeste ne suffit plus et les Thémises s'établissent près de Gourdon. Ils ne prennent plus le temps d'entretenir leur ancienne demeure ; ils oublient même le jeu de quilles au fond de sa caverne.

Un jour, les habitants du petit village sont terrorisés par un grand bruit : une partie du château s'est écroulée, scellant à tout jamais la cache où dorment les quilles en or.

Depuis, on entend des coups de pioche au fond des caves ; des spéléologues se glissent dans les moindres failles ; des détecteurs de métaux s'usent sur de vieilles boîtes de conserve ; là-dessous, nous cherchons les quilles partout, mais où sont-elles ?

Source de Saint Martin

UNE AIDE SURNATURELLE À ST MARTIN

Légende transmise de bouches à oreilles au cours des veillées et signalée dans la monographie de Cros. Elle est attachée au hameau de St Martin de Payrissac aujourd'hui disparu où s'élevaient encore sous la Révolution les ruines d'une église et les restes du cimetière. Une épidémie de peste, il y a bien longtemps, serait la cause de son abandon au bénéfice du village de Thémines.

Maître Pierre, meunier de son état, venait de Soulestrain et regagnait son moulin par le chemin de St Martin. Il faut dire qu'à cette époque, le réseau des routes n'était pas comme maintenant, et ce passage était le meilleur.

Près des ruines de l'église et de son cimetière, la charrette lourdement chargée s'embourba dans une profonde ornière. Le meunier, fort irrité par ce fâcheux contretemps, jurait et battait son mulet.

Il était tard et la lune baignait les croix encore debout dans une lumière blafarde ; la perspective de décharger son grain en ce lieu sinistre ne le réjouissait pas vraiment.

Entre deux jurons, notre homme entendit un léger frôlement et eut une sensation de froid dans le dos. Il se retourna et vit se dresser devant lui la silhouette d'un homme exceptionnellement charpenté qui l'observait. L'apparition lui dit, d'une voix sépulcrale :

– « Arrête de blasphémer et laisse ton mulet en paix ! »

Notre meunier, surpris, frissonna lorsqu'il constata que la main que lui tendait le géant était glaciale.

– « Mais vous êtes tout froid ? D'où venez-vous ? »

– « Je viens d'un endroit où il ne fait ni chaud ni froid, répondit-il en désignant du regard une pierre tombale, mais laisse-moi abrégé mon séjour au purgatoire par une bonne action. »

Le charretier, stupéfait, recula d'effroi, et vit la grande silhouette se glisser comme par enchantement sous la charrette, la soulever et la libérer de son piège.

– « Mais que puis-je faire pour vous remercier ? »

– « Prie pour le repos de mon âme, car elle est encore condamnée à errer autour du village où j'ai tant péché. »

Ceci dit, l'apparition de l'âme en peine s'évanouit, laissant Maître Pierre sans voix.

Le lendemain, il raconta son aventure au village ; certains mirent ça sur le compte de sa consommation de multiples verres de vin que ses clients lui offraient, d'autres le crurent, et racontèrent cette histoire à leur tour le soir à la veillée.

Ainsi nous est-elle parvenue, mettant une touche supplémentaire de mystère sur ce lieu qu'on évite la nuit car un sarcophage affleure encore dans les folles herbes. Il rappelle au passant que ce lieu peut être peuplé de fantômes.

LE REVENANT DU MAS DU CAUSSE

Ceci est un fait divers qu'un chasseur m'a rapporté, mais qui ressemble à un conte. Les noms des personnages sont changés, l'histoire est un peu romancée mais certains reconnaîtront peut-être les acteurs.

– « Marcellou, tu entends, il y a quelqu'un qui traîne une chaîne dans le jardin, Marcellou réveille-toi !

– « Qu'est – ce que tu racontes la Marie. Miladiou ! (*juron couramment utilisé*) tu vas voir ! » répond Marcel, qui déjà s'est levé et se dirige, en chemise de nuit, vers la cheminée pour attraper le fusil.

Vous avez peut-être remarqué que cet objet se trouve souvent accroché à cet endroit ? Ce n'est pas dans un souci de décoration qu'il est là, mais pour le protéger de l'humidité ; et surtout, il est à portée, on ne sait jamais ! !

Donc, Marcellou du Mas du Causse décroche son arme, prend deux cartouches de chevrotines dans la boîte à biscuits posée sur l'étagère toute proche, et les glisse dans les canons. Il ouvre délicatement la fenêtre qui donne sur le jardin et tente de localiser le porteur de chaînes. Il a beau écarquiller les yeux, la nuit est impénétrable et de plus, le curieux bruit a cessé. Par contre, le froid pénètre dans la maison, obligeant Marcellou à quitter son poste de surveillance.

Il y a déjà quelques nuits qu'il entend des bruits bizarres ; les premières fois, les chiens ont aboyé, semblant mettre l'auteur du ferrailage en fuite, mais maintenant, ils se taisent. Il n'a pas osé avertir sa compagne, de peur de passer pour un « fada », mais ce soir, ces phénomènes l'inquiètent

– « Et si les revenants existaient vraiment ? » se dit-il en se recouchant, le fusil posé près de la table de nuit.

Le lendemain, le couple se concerte.

– « Mais qu'est-ce qu'il se passe chez nous toutes les nuits ? Est-ce le grand-père défunt qui demande des messes ? » demande Marie, la mine défaite, car, même si elle non plus n'a rien dit, tous les soirs elle a entendu les mêmes bruits étranges que son mari. Sa culture religieuse lui inspire des explications qui la font frissonner ! !

Monsieur le Curé est appelé au secours : il fait brûler un peu d'encens pour purifier le tour de la maison, il dit quelques prières en latin, recommande d'égrener des paires de chapelets et promet de revenir.

Pourtant, les chaînes reviennent, semant la terreur dans les esprits... Et surtout dans le poulailler ! !

– « Tiens, ce revenant serait-il amateur de volailles ? » remarque Marcellou.

Combattant sa peur, il arrive à convaincre Marie de dormir seule tandis qu'il couchera avec les poules, armé de son fusil. Le local est petit, sans confort et les locataires très bruyantes et pleines de petits poux. Enfin, lorsque la nuit devient noire, tout le monde se tait et l'attente commence. Le froid se fait plus vif et sa position lui ankylose les jambes.

Soudain, les chaînes se font entendre... sur la droite, sur la gauche, puis plus près, il en a la chair de poule !!

Tant bien que mal, il met en joue et vise dans la direction du bruit. Ce geste est fatal pour un perchoir qui s'écroule, jetant au sol les gallinacés qui se réveillent en criant. Un coup part maladroitement, et sa lueur permet de distinguer, au ras du grillage, deux petits yeux brillants, séparés par une petite truffe noire.

Puis, c'est un mélange de cris : Marie qui accourt affolée en appelant son époux, les poules qui volent dans tous les sens, et Marcellou qui jure :

– « Miladiou de miladiou, je crois que j'ai vu un renard ! Marie ! Porte vite la lampe-tempête ! »

L'arrivée de la lumière, tenue par une main tremblante, anime des ombres fugitives dans tous les coins du jardin ; tandis que l'odeur âcre de la poudre se dissipe, le calme revient...

À leur grande surprise, dans l'allée principale, ils découvrent une chaîne qui brille, avec à son bout, un petit piège dont les mâchoires retiennent encore un morceau de patte noire. Marcellou ne met pas longtemps à l'identifier :

– « C'est un renard qui traînait un piège avec sa chaîne ; il a perdu sa patte en s'enfuyant. C'est lui qui venait tout affamé voir mes poules pour en croquer une ! » dit-il soulagé.

Goupil court toujours avec son moignon libéré de son boulet, des chasseurs l'ont vu. Chaque fois, ils pensent à Marie et Marcellou qui, cette nuit-là, ont laissé une chance à l'éclopé.

LA LÉGENDE DU « SOL DU POUTOU »

Légende recueillie auprès d'un grand-père qui s'appelait Basilou Lacaze. Il habitait : « Cha Marschal » autrement dit chez Marcel, là où j'habite.

Autrefois, pour Carnaval, le soir venu, des bals étaient organisés dans les débits de boissons. Des personnes masquées ou déguisées s'y rendaient et gardaient l'anonymat le plus longtemps possible. Elles profitaient de leur déguisement pour faire des farces et demander aux habitants des friandises ou quelques pièces de monnaie.

Il était chanté une chanson, une complainte assez triste ; les seules paroles que je connaisse sont celles – ci : – « Pavre cornobal, tu timbat, et you demore per monchat lo choupe o l'oïle et lez fars sans cambajou et lou pa sans lardou ». (– « Pauvre Carnaval toi tu pars, et moi je reste, pour manger la soupe à l'huile (de noix), et les fars sans jambon, et le pain sans lardon. »)

Cela voulait dire que, parfois, à cette époque de l'année, le saloir était vide et que les pauvres gens ne mangeaient plus de viande. Quant à la fameuse huile de noix, il y avait longtemps qu'elle était rance et tout juste comestible. Pourtant l'espoir revenait avec les jours qui rallongeaient.

Il y avait aussi les rats qui consommaient une partie des récoltes ou les rendaient impropres à la consommation. Pour combattre la gent trotte-menu un ou plusieurs chats partageaient le logis et la chaleur du foyer.

Un soir de Carnaval, Jantou de Boisset rentre chez lui ; il est si fatigué qu'il n'envisage même pas d'aller danser ; il a fendu du bois toute la journée pour le vieux curé de Rueyres, ses bras sont douloureux et il n'a qu'une envie : aller se coucher. De toute façon, avec ses enfants trop petits, il n'est pas possible d'aller au bal.

La nuit est déjà tombée, les buissons couverts de gel s'ornent de fresques scintillantes au lever de la lune. Par le sentier, il arrive au sol du « poutou », sorte de promontoire qui domine la prairie pas très loin de chez lui.

C'est alors qu'un spectacle insolite le cloue de stupeur : dans une petite clairière, au clair de lune, des centaines de chats, debout sur leurs pattes arrière, la queue à l'horizontale, dansent au son d'une douce mélodie venue de nulle part. De temps en temps, ils semblent s'embrasser et changent de partenaire.

Jantou se signe, croyant voir une manifestation diabolique. Il n'ose plus bouger ; un gros matou niché sur une branche à hauteur de son visage, trop âgé pour danser ou bien placé là en sentinelle, l'interpelle de façon distincte et en patois ! Voici ce qu'ils se sont dit, traduit en français :

– « Dis l'homme ! Sais-tu ce que coûte ton indiscretion ? Tu perdras la vue dès demain et la vie par la suite. » Des éclairs dorés jaillissent des yeux du félin.

Se sentant perdu le pauvre homme tombe à genoux en implorant l'animal :

– « Pitié Monsieur le chat ; je ne suis qu'un pauvre laboureur, mon travail nourrit une nombreuse famille de bons chrétiens et je suis très gentil avec vos semblables. » Arrive-t-il à chuchoter.

À ces mots l'animal perd son courroux et lui explique ce qui se passe :

– « Aujourd'hui, nous venons de tenir un conseil, car nous observons les hommes et le jour du Jugement Dernier, nous rendrons compte de tous vos péchés à Saint-Pierre. C'est au cours de ce sabbat que le « Très Haut » nous donne ses instructions.

Pour nous remercier, il nous offre ce petit bal. Cela nous permet de faire connaissance et de nous embrasser : c'est pour cela que ce lieu s'appelle le baiser. C'est aussi le seul jour où l'on parle votre langue.

Puisque tu es bon avec nous, et que tu es un excellent chrétien, je t'autorise à rentrer chez toi pour élever ta famille Mais, mets tes semblables en garde de ne point troubler cette fête par curiosité, le châtement serait sans pitié. »

Jantou ne demande pas son reste et file aussi vite que ses jambes peuvent l'emporter.

Personne n'a encore transgressé cet avertissement, et lorsque nous faisons quelque chose de mal il y a toujours un chat pour le rapporter à Saint Pierre.

Cette légende où se mêlent la religion et le surnaturel est une leçon de morale qui incitait à l'époque, les enfants à être sages.

LE « CROQUODETTE »

Au milieu du XXe siècle, les artisans du village étaient aussi agriculteurs ; ils élevaient des animaux et faisaient quelques cultures. Le forgeron, quant à lui, possédait une dizaine de jeunes bœufs avant leur apprentissage de bêtes de somme.

Je vais vous conter l'aventure d'Odette ; elle est la jeune épouse que notre gaillard de forgeron a choisie parmi ses adoratrices gramatoises.

Elle n'est pas habituée aux us et coutumes du village et sa récente belle-mère entend bien continuer à mener la maison ; aussi, lui signifie-t-elle d'aller garder les « bourrets » au fond du causse de la commune, dans « les Fraux ».

La première fois, elle l'accompagne gentiment, trop contente de bientôt se débarrasser d'une corvée ! Tout se passe bien : le lieu de pacage est reconnu ainsi que ses limites.

Le lendemain, la jeune femme part seule avec le chien et les dix « bourrets » pour « les Fraux », puisque c'est sa fonction dans sa nouvelle maison ! Cependant, elle a quelques appréhensions ; ces animaux ont l'air docile, ainsi que Médor, mais jusqu'à quand ? Et puis, ces bois sont bien loin et plutôt inhospitaliers...

En chemin, elle rencontre du monde tout content de faire connaissance avec « lo fenne d'el faoubre » ; on la trouve jolie et élégante, peut-être un peu trop pour aller garder les jeunes bœufs !

Il fait chaud, c'est la fin de l'été et les mouches bourdonnent au-dessus des animaux. Lorsque le troupeau arrive dans la zone des petits chemins, quelques départs furtifs dans les buissons font sursauter la belle qui commence sérieusement à être inquiète ; elle pense à des couleuvres ou des vipères...

Enfin, courageusement, elle arrive au pacage qui ne lui paraît pas très herbeux ; il y a des petits chênes tout rabougris qui sont loin de ressembler à ceux qui poussent bien droits et bien hauts à Gramat et à Alvernac ! Elle avance prudemment d'un rocher qui affleure à un autre, lorsque tout à coup, un animal horrible, couvert d'une cuirasse aux reflets vert bleuté, lui passe devant à une vitesse folle. Médor se prend au jeu et se lance à sa poursuite.

Le cœur d'Odette bat à un rythme effréné, surtout lorsque le chien marque l'arrêt devant un lézard énorme (vous aurez reconnu le lézard ocelet qui, bien que devenu très rare, occupe encore notre région). Celui-ci est géant, agressif et il siffle tel un dragon !

C'en est trop ! Notre belle abandonne son poste de travail et s'enfuit vers le village les larmes aux yeux.

Son arrivée dans l'atelier ne passe pas inaperçue ! ! L'apprenti, bouche bée, arrête de tirer sur le soufflet et laisse son fer émettre des gerbes d'étincelles dans le foyer. Les limes et les scies se taisent et le maître des lieux, le visage couvert de poussière noire, ruisselant de sueur, a juste le temps de cueillir sa jeune femme qui s'effondre dans ses bras, à bout de souffle.

– « Je ne veux plus aller « aux Fraux », hoquette-t-elle, il y a des lézards énormes comme... comme des crocodiles !! J'ai eu tellement peur ! » Puis elle le regarde bien dans les yeux et d'un ton bien assuré lui crie :

– « Si ta mère m'envoie encore là-bas, je fous le camp chez mon père à Gramat, t'as compris ? »

Tout le village a entendu (mais pas ce que le jeune homme a dit à sa tendre épouse pour la consoler) et le bouche-à-oreille a fait le reste pour que l'histoire du « crocodile du Causse »

soit connue de tous ; des esprits taquins l'ont même identifié comme étant un dangereux « croquodette » !!

Pour belle-maman, la carrière de berger s'est prolongée, à son grand regret !!

– « Ces filles ! Elles ont peur de n'importe quoi, maintenant ! Ah, de mon temps, ça ne se serait pas passé comme ça ! Mon pauvre mari m'aurait renvoyé à coups de pied au « cul » dans « les Fraux » l'entendait-on marmonner.

Quant à Odette, elle se souvient encore, avec un frisson dans le dos, de sa rencontre avec le « crocodile du Causse », mais maintenant, elle en rit volontiers !!!

L'HERBE QUI ÉGARE

Plusieurs personnes m'ont parlé d'une herbe inconnue poussant dans les Causses. Elle émet une essence ayant le pouvoir de faire perdre le nord. Un chasseur m'a dit en avoir été la victime, voici sa version.

Il est un endroit peu fréquenté appelé « Les Fraux », après Roucadour, où seuls quelques animaux sauvages et des chasseurs s'aventurent. C'est un coin de Causse aride mais l'on y rencontre des « cloups » : ce sont des dépressions d'une centaine de mètres de diamètre environ, souvent bordées de petites falaises où croissent de magnifiques arbres et une végétation luxuriante à base d'arums sauvages, de fougères, de lierre... Autrefois, ces « cloups » étaient cultivés car le fond est couvert de terre fine et fraîche propice à la culture du chanvre et du lin. Géologiquement, ils ont été formés par l'effondrement d'une galerie souterraine. Le plus grand de ces « cloups » est situé à Lassalle Durban à quelques centaines de mètres de l'aérodrome.

Mais revenons à notre histoire ; notre chasseur parcourt donc cette région, son chien courant devant lui, car c'est l'époque du lièvre et c'est la saison qu'on appelle « l'été indien ». Il fait très chaud, et tous deux tirent la langue de soif ; quelques gros lézards verts filent dans les buissons en émettant un sifflement agressif, mécontents d'être dérangés.

Cela fait bien deux heures que le couple va vers une route supposée être dans le prolongement de la marche, mais plus le temps passe et plus le paysage devient méconnaissable, ou bien donne une idée de déjà-vu, mais où ? Mais quand ? L'impatience de notre homme se transforme en inquiétude car plus rien ne lui sert de repère ; il a l'impression de tourner en rond.

– « Macarel ! Mais comment ça se fait, mais je suis perdu ? »

Le chien s'arrête et le regarde, étonné de voir son maître se mettre à parler tout seul.

– « Bon, tant pis pour la chasse, je vais progresser vers le soleil. »

Et le voilà parti en suivant l'astre ; et il marche... Les jambes commencent sérieusement à être lourdes car on ne progresse pas commodément dans le Causse ; il y a des buissons, des petits murs, des « randals » (amoncellement de ronces et d'arbrisseaux piquants)... Mais voilà le soleil qui se couche... Et toujours rien en vue !

– « Mais enfin, ce n'est pas possible ! Je suis devenu fou ! » Pense-t-il en s'asseyant sur une dalle de calcaire toute moussue. Il tend l'oreille, et enfin, perçoit le ronronnement d'une voiture, tout proche en plus, ce qui le réconforte. Il part dans cette direction, mais cette fois son chien le suit, les oreilles pendantes et la respiration rapide.

Quelques instants après, il débouche sur une route ; oui, mais dans quel sens faut-il la prendre pour rentrer à Thémines ? Le soleil est maintenant couché et l'obscurité commence à arriver. Il a beau regarder d'un côté et de l'autre, il ne reconnaît rien ; pire que s'il était dans un pays inconnu !

Le chien s'est couché et lèche ses pattes endolories ; peut-être sait-il où se trouve la maison, mais comme tous les chiens, il ne dit mot.

Des phares, enfin ! Le chasseur se met au milieu de la route ; un véhicule arrive, l'évite prudemment puis s'arrête assez loin de lui. Une tête d'homme pas très rassuré, sort du haut de la portière.

– « Qui êtes-vous ? »

– « Je suis perdu, vous pourriez pas m'indiquer dans quelle direction est Thémines ? »

– « Ah, mais je te connais, tu es Pierrot, le boucher. Mais tu te moques de moi ? Tu as bu ou quoi ? Ton village est à 1 kilomètre derrière moi !

– « Je te jure ! Je suis perdu et cela fait quelques heures que je tourne ! Ma grand-mère m'avait dit qu'il fallait se méfier car une herbe désoriente les gens par ici ! »

– « Je l'ai entendu dire aussi, mais je croyais que c'était l'alibi du retardataire qui vient de faire « quatre heures » à Selles au restaurant « chez Montal » et qui a la « crête rouge » !

Le chasseur rentre chez lui et raconte son aventure à sa femme qui se met à le regarder de travers, pas trop convaincue par son histoire !

Chasseurs, si vous allez dans « Les Fraux », méfiez-vous ! Une boussole vous sera peut-être plus utile que votre chien pour rentrer au bercail !

LE LIÈVRE « BLINDÉ »

La matinée est fraîche et le soleil fait scintiller les quelques herbes hautes du Causse.

Paul sait que la « lèbre », autrement dit le lièvre est au gîte, par là, dans une touffe de « palègre » (chiendent). Il doit se réchauffer près d'un petit mur de pierres sèches tout en restant aux aguets ; à la moindre alerte, il filera à travers les genévriers, suivant un parcours invariable qu'il connaît dans les moindres détails.

Clairon, le chien de chasse, va et vient, reniflant de-ci, de-là et finit par trouver une trace fraîche de la nuit ; il s'excite, puis commence à « donner » de sa belle voix de courant.

Paul est près d'un passage, embusqué derrière un cornouiller ; il lève son arme, car il connaît bien son chien et sait qu'il va lever, c'est-à-dire débusquer le gibier. Tout à coup, un magnifique lièvre venu de la « clèbe » prend un virage devant lui, et file tout droit en face vers les « Trois boules » au milieu du chemin. Pan ! Pan ! De petits nuages de poussière apparaissent devant et derrière la cible.

– « Merde, trop vite ! » pense Paul tandis que le chien hurlant suit la piste pour une course qui durera certainement des heures.

Notre chasseur, déçu, décide de rentrer chez lui, car sans chien, la chasse est finie.

Il inspecte sa cartouchière et constate qu'il n'a plus de « 4 » et de « 5 », calibres, qui paraît-il, font des merveilles pour tirer le lièvre. Dans la journée, il va au village et s'arrête boire un verre chez Maurice Combet, le cabaretier qui fabrique aussi des cartouches à ses heures.

– « Il faut que tu me fasses six cartouches, trois de « 4 » et trois de « 5 » parce que ce matin, à Roucadour, j'ai levé « una foutral de lèbre. »

– « Pas de problème, tu les auras ce soir. »

Quelques jours plus tard, Paul trouve l'occasion « d'allumer le capucin », mais il a beau épuiser toutes ses munitions, celui-ci court toujours ! Les nouvelles cartouches, soi-disant très performantes n'ont donné aucun résultat !

Paul commence vraiment à douter de ses qualités de chasseur. Il décide d'essayer son arme avec du « 8 » en se servant d'un journal comme cible : tout content, il constate que le centre de « La Dépêche » est constellé de petits trous. Il réessaye donc avec la « super 4 » de Combet, et là, surprise, rien dans la cible ! Avec son Opinel, il dessert une cartouche et enlève l'opercule cartonné ; ce ne sont pas des petites billes brillantes et durcies qui s'écoulent, mais du son ! Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre qu'il a été roulé ! ! Combet voulait s'approprier le plaisir de mettre le lièvre dans sa gibecière !

Paul n'a pas dit son dernier mot, et un plan de revanche mûrit dans sa tête...

Il invite Maurice Combet à venir chasser avec lui le dimanche suivant ; le coquin ne se fait pas prier et caresse même le secret espoir que le lièvre épargné grâce à sa ruse sera à sa portée.

Tandis que les cloches alentours invitent les fidèles à faire leurs dévotions, nos deux « nemrods » parcourent les landes et les bosquets. Tout à coup, Paul pointe son doigt, appelle doucement son coéquipier et lui dit à l'oreille :

– « Chut, je vois le lièvre, là-bas, près de la souche d'orme ; tu vois les oreilles qui dépassent de la touffe d'herbe ? »

Combet commence vraiment à jubiler ; effectivement, il les aperçoit ces deux grandes oreilles qui laissent supposer que l'animal qui se cache dans la verdure doit être magnifique !!

Contrairement au comportement d'un bon chasseur, il tire deux coups vers la bête au gîte.

Bizarrement, un nuage blanc s'élève du lieu de l'impact des plombs !! Maurice constate que les deux oreilles sont toujours dressées, recharge son fusil et tire à nouveau.

– « Macarel, celui-là, il ne partira pas ! » jure le tireur.

Ce coup-ci, il ne reste plus grand-chose en état au niveau du gîte, juste un grand panache blanc qui s'élève au-dessus.

Paul, qui est parti voir le résultat, se tourne vers Combet :

– « Hé bien, cette fois, « la flambat » ; il est même cuit, tellement il y a de la cendre autour ! Tu n'avais pas mis de son dans tes cartouches !!! »

Par terre, gît une peau de lapin « géant des Flandres », couverte des cendres de feu de bois dont elle avait été bourrée.

– « Je t'ai bien eu ! coquin ! Tu me rembourses en rigolade le son que tu m'as vendu à la place du plomb ! »

Combet comprend la supercherie et, tout rouge de honte, propose de déguster un bon repas, à ses frais, au restaurant de Flaujac... Il y aura peut-être du lièvre au menu !!!

Tout ceci est une histoire de chasseur, et comme toute histoire de chasseur, vous n'êtes pas obligés de la croire !!!

LE REVENANT DES « PALENTS »

Ceci n'est pas une légende, juste l'histoire d'un « fantôme » que mon père a rencontré quand il était adolescent !!

Voilà deux ans que les canons de la Grande Guerre se sont tus ; les prisonniers sont rentrés les uns après les autres, racontant que les paysans allemands ne sont pas si différents des Français. Les hommes, prématurément vieillies, les oreilles encore bourdonnantes de mitraille, les nuits hantées par des lueurs hallucinantes, tentent d'oublier, dans leurs champs ou leurs ateliers, les horreurs qu'ils ont vécues.

Mon grand-père a eu la chance de revenir vivant, mais avec un éclat d'obus dans une jambe et les poumons en partie détruits par les gaz de guerre. Il fredonne en permanence « la Madelon », le regard absent, incapable de se remettre au travail, comme s'il avait tout oublié au « Chemin des Dames ».

Ses deux garçons l'ont remplacé auprès de grand-mère pour assurer la survie de la famille et payer les dettes contractées pour construire la grange neuve avant 1914. Aussi, ils se sentent plus que des adolescents et revendiquent le droit d'aller dépenser quelques sous au village le samedi soir.

Paul va sur ses 20 ans, mais Basile, mon père, n'en a que 16 ; les loisirs que proposent les cabarets théminoïses ne sont pas de son âge, ni du goût de grand-mère. Elle reste persuadée que c'est de l'argent dépensé bien mal à propos alors que la vie est si dure. Elle a beau le lui dire maintes et maintes fois, le gamin, têtu comme une mule, n'a pas l'intention de renoncer à ses sorties.

À bout d'arguments, pour le dissuader une bonne fois pour toutes, elle échafaude un plan machiavélique, sachant que son fils cadet est très peureux...

Elle a besoin d'un complice et demande donc l'aide du valet de la ferme voisine. Celui-ci accepte aussitôt, content de faire une farce de plus ou de se venger des quelques tours que les deux Brunet n'ont pas manqué de lui faire.

Un samedi soir, « Basilou », « changé de propre », quitte la maison pour aller faire la tournée des estaminets où l'on joue aux cartes et au billard tout en vidant des pintes de gros rouge.

Son frère Paul est absent car il fauche le foin à la « daille » en Auvergne, du côté de St Flour.

La nuit est tombée et la lune éclaire la croix des « palents », lui donnant un air sinistre. L'adolescent n'aime pas beaucoup cet endroit qui lui donne des frissons ; il hâte le pas, regardant droit devant lui et essayant de surmonter sa peur.

– « Hou ! Hou ! » entend-il tout à coup.

Un être surnaturel, agitant un suaire blafard, se profile derrière la croix. Le jeune homme, un moment paralysé de stupeur, rebrousse chemin et cours vers la maison aussi vite que ses sabots ferrés le lui permettent.

La nuit est agitée après cette apparition !! Il avait déjà entendu parler des revenants quand les vieux racontaient des légendes lors des soirées d'hiver, mais à ce moment-là, il n'y croyait pas trop. Maintenant, il ne sait plus trop quoi penser !

Toute la semaine, cette histoire le taraude et un tas de questions lui traverse l'esprit :

– « Est-ce que j'ai eu une vision ou est-ce que c'est mon imagination qui m'a joué des tours ? Est-ce que les revenants existent vraiment ? Et si c'est le cas, est-ce qu'ils ont peur eux aussi ? »

En plus, la maman semble plus souriante que d'habitude et le valet d'en face affiche un air goguenard lorsqu'il le croise dans les chemins. Il sent que ces deux-là sont au courant de ce qui lui est arrivé !!

Quoi qu'il en soit, le samedi suivant, il est bien décidé à descendre au village ; si le revenant n'est pas au rendez-vous, ce sera gagné, sinon il passera de force.

La lune est pleine et l'endroit est encore plus sinistre ; pour se donner du courage, il remplit ses poches de quelques petites pierres que le cantonnier vient de casser avec sa massette et qu'il a mises en tas en vue de réparer la route « Neuve ».

Arrivé au niveau du reposoir, il entend à nouveau les cris du revenant :

– « Hou ! Hou ! »

L'apparition blafarde qui se dresse glace les os de Basile et le paralyse de peur ; pourtant, reprenant doucement ses esprits, il empoigne une pierre bien anguleuse. Il est adroit, il ne le manquera pas ! Rageusement, il ose envoyer son projectile sur l'être terrifiant.

– « Aie ! » fait le spectre.

– « Tiens, un revenant douillet ! » se dit Basile, lançant un autre caillou, puis un autre ; mon père est maintenant sur le tas de pierres et les munitions sont à portée !

Le pauvre « fantôme », afin de se cacher derrière la croix, essaie de se débarrasser du drap blanc qui, au lieu de le protéger, fait de lui une cible idéale ; finalement, les volées trop précises et trop fournies l'obligent à s'enfuir à toutes jambes vers « Boisset » pour y trouver un abri.

Le lendemain, le valet évite de croiser Basile, il fait même un grand détour, cachant son visage tuméfié. Lorsque quelqu'un lui demande ce qui lui est arrivé, il répond qu'il a fait une mauvaise chute d'une échelle !!

Depuis, la « croix des palents » n'est plus un endroit aussi sinistre et l'air goguenard a changé de propriétaire !

Quant à Grand-mère, elle ne comprend pas pourquoi le valet ne veut plus jouer au revenant, mais peste à nouveau contre Basile qui n'a plus peur d'aller au village le samedi soir pour y dépenser quelques sous à la « coinchée » ou à la belote !!!

Parents, si vous voulez empêcher vos fils de traîner dans les bistros, il y a peut-être un « revenant » qui peut vous aider... Mais est-ce qu'il sera disponible ?

LE « BAIN DE SIÈGE DE LA GERMAINE »

La « Platane » est un lieu où s'élevait, comme son nom l'indique un immense platane au bord de l'eau. Les dames du bourg de Thémines venaient y faire leur lessive... Et s'échanger les potins du village...

À la sortie de la messe, tout en discutant de choses et d'autres, elles fixent la date de la prochaine « expédition » au lavoir. Auparavant, il va falloir que chacune fasse sa « buade » : dans une grande lessiveuse en fer-blanc, on met le linge à bouillir dans de l'eau additionnée de cendres de bois. De temps en temps, un tuyau spécial qui se trouve au centre du récipient crache un « bouillon » fumant et surtout peu ragoûtant, ce qui amuse beaucoup les enfants.

Le jour dit, le battoir, la planche à laver, la petite caisse rembourrée pour les genoux fragiles, le savon de Marseille bien sec et le linge, sont entassés sur une brouette en bois à roue cerclée de fer. La troupe des lavandières aux chapeaux de paille, aux blouses noires et aux sabots en bois s'achemine vers la « Platane ». Quelques enfants suivent le cortège ; ils laveront les grands mouchoirs à carreaux violets ou pêcheront des « gardèches ».

Déjà, les discussions vont bon train et les maris doivent avoir les oreilles qui sifflent ! !

On s'installe, chacune à sa place favorite et l'on déballe son linge sale !

Le cliquetis des moulins, les plongeurs des nombreux canards des meuniers, les coups de battoirs et les cris des enfants donnent un air de fête aux bords de l'Ouyse.

Tout à coup, un linge fin s'échappe dans le courant et, voulant le rattraper « la Germaine » se retrouve cul par-dessus tête dans le ruisseau ! !

Elle se débat, tousse puis pousse des hurlements de détresse :

– « Au secours ! Au secours ! »

Assise au milieu des flots, qui lui mouillent, il faut bien le dire, tout juste les fesses, elle tend les bras vers ses compagnes. Hélas, devant elle, il n'y a que des personnes hilares, mais point de mains secourables !

– « Et bien, on peut bien se noyer, ça vous fait pas grand-chose ! Bon sang, sortez-moi de l'eau ! »

– « Ha ! Ha ! Ha ! Attends que l'on aie fini de rire ! Arrivent à répondre les dames les larmes aux yeux. Après, on te sortira de là... Et on te mettra à sécher sur une branche du platane ! Ha ! Ha ! Ha ! »

« La Germaine » est hissée difficilement sur le bord car le fou rire leur coupe tous leurs moyens. D'un commun accord, elles ne trouvent que des vertus à un bain de siège ! ! La victime n'est pas tout à fait du même avis, et, toute contrite, elle est prête à remballer son

matériel. Mais elle n'osera jamais traverser le village avec le bas du dos tout mouillé ! Que diront les gens ?

Heureusement, ses compagnes lui évitent d'être encore la risée des Théminois en finissant sa lessive pendant qu'elle se sèche le derrière au soleil !

Le lavoir, le platane, les rires et les cris ont disparu, mais l'histoire du bain forcé nous est restée et nous fait encore sourire.

Le panty de Noémie

UN SAC IMPROVISÉ

Noémie habite seule dans une vieille maison au « Bout du lieu ». Elle n'est pas très sympathique, voire revêche, très curieuse et pas très soignée ; aussi, est-elle souvent sujette aux quolibets des gens du hameau.

Pour vivre, elle élève quelques moutons et des oies de Toulouse, qui, bien gavées, donnent de magnifiques foies. Elles sont renommées dans les alentours, et quand vient la saison de vendre les « bioux » (petits oisillons), de nombreux clients viennent la voir. Avant de conclure le marché en se tapant dans la main, les discussions sont souvent longues et âpres, car la vieille femme est aussi très dure en affaire !

Chaque jour, Noémie mène paître ses moutons sur les petites parcelles de sa propriété disséminées près du village. Aujourd'hui, c'est à Boisset qu'elle a décidé d'aller ; l'automne est chaud et l'ombre des chênes sera propice au pacage.

À peine arrivée, elle s'aperçoit que des milliers de magnifiques glands, tombés avec le vent de la nuit, jonchent le sol. C'est une aubaine pour ses animaux, et elle met un point d'honneur à en ramasser le plus possible... Mais où les mettre ? Sa blouse n'a que des petites poches déjà bien encombrées par un Opinel, un ou deux mouchoirs, de nombreux morceaux de ficelle et quelques épingles à nourrice. Pourtant, il est hors de question de repartir chercher un sac à la maison...

À force de se creuser la cervelle, Noémie finit par avoir une idée somme toute très pratique ; elle s'isole un instant derrière un buisson et revient avec son « pissadret » (panty d'autrefois fendu à l'entrejambe, permettant aux femmes d'uriner debout). Elle ferme toutes les ouvertures avec ses bouts de ficelle et ses épingles, et la voilà équipée d'un superbe sac à fleurs bleues et roses.

Le baluchon improvisé prend bientôt des formes généreuses et contient bien un « quarton » (environ 20 litres) de glands. Bien ficelé, un solide bâton qui le traverse, Noémie charge son fardeau sur l'épaule et regagne son domicile, toute fière de son exploit.

En chemin, elle croise son voisin Fabien ; c'est bien le seul qu'elle n'a pas envie de rencontrer car c'est un sacré coquin qui a toujours le mot pour rire ou une farce à faire !

– « Qu'est-ce qu'il va encore inventer ? » se demande la vieille femme.

– « Alors Noémie, la récolte est bonne ? C'est un avantage d'avoir un gros derrière, ça t'évite plusieurs voyages ! Mais si je comprends bien... Imaginons que tu tombes dans le chemin, c'est pas la culotte qu'on verrait ; remarque, avec le temps qu'il fait, tu ne t'enrhumeras pas de ce côté-là ! ! » ironise Fabien en continuant son chemin, pris d'un fou rire.

– « Qu’il est bête celui-là ! En tout cas, il ne peut pas en faire autant ! Quand il quitte ses pantalons, ce n’est pas pour les remplir de glands ! » marmonne la vieille, apparemment très au fait des potins du village.

Aujourd’hui, les dessous de ces dames sont plus chics. Ceux d’autrefois, sans être très « sexy », pouvaient s’avérer bien pratiques... Ce n’est pas Noémie qui dirait le contraire !!

UN ÉPISODE DE LA « GUERRE DE CENT ANS » DANS NOTRE RÉGION

En 1173, le Comte de Toulouse, tout en réservant « la fidélité » qu'il devait au Roi de France, se reconnut vassal du Roi d'Angleterre et de son fils Richard, gouverneur du duché de Guyenne. Grâce à cet hommage, le Comte recouvra le Quercy et l'Évêque Géraud-Hector put rentrer dans son diocèse.

Toutefois, la paix ne fut jamais bien assise entre les souverains anglais et leur nouveau vassal. En 1188, le fils de Henri II, Richard, duc de Guyenne, s'empara de Cahors, Cajarc, Souillac, Cazals, Salviac, Peyrilles, Concorès, Lavercantière, Thémines, Cardaillac et Castelnau-Mouratier.

Le seigneur de Gourdon fut tué en défendant ses domaines. Philippe-Auguste, alarmé des succès de Richard, vint au secours du Comte de Toulouse. Après avoir soumis la Touraine, le Berry et le Bourbonnais, le Roi de France pénétra dans le Quercy, où il reprit cinq localités dont Souillac et Figeac.

Mais la plus grande partie de la province resta sous la domination des garnisons anglaises, placées sous les ordres du routier Mercadier.

QUAND IL Y AVAIT DES SORCIÈRES A THÉMINES...

Au printemps 1661, alors que Louis XIV avait 22 ans, le Présidial de Cahors instruisait le procès de Jean Lacan de Théminettes et de Jeanne Pégourié de Thémines, accusés de « sortilèges » et autres « maléfices ».

Au cours de son interrogatoire, Lacan reconnut « avoir donné à la demoiselle Darcimoles, fille du juge au marquisat de Thémines, une pomme préparée par Jeanne Pégourier », « être allé au Sabbat » où l'aurait amené un maçon de Lacapelle-Marival et où « le démon lui aurait donné quelque chose pour le faire aller aussi vite qu'il voudrait, au moyen de quoi il aurait visité Madrid et Tolède ».

De son côté, Jeanne Pégourié avoua « être allée au Sabbat », « avoir reçu une pomme du démon, lequel aurait mis quelque chose dedans ». Elle déclara encore « avoir fait mourir quatre petits enfants avec une certaine poudre que le démon lui avait baillée », « avoir demandé de l'argent au démon, lequel lui bailla vingt livres », mais, étant de retour à sa maison, « elle ne trouva rien ».

On le voit, les sorciers étaient de vrais criminels... Le Présidial en jugea ainsi, et par sentence du 14 mai, Jean Lacan et Jeanne Pégourié furent condamnés à être « pendus et étranglés », leur corps devant « être brûlés et les cendres jetées au vent ».

À cette époque la famille d'ARCIMOLES était propriétaires de la maison de maître située entre Théminettes et la route de Figeac aujourd'hui propriété de Cayre. C'est dans sa cour que le bûcher fut allumé et la sentence exécutée.

LE TERRIBLE HIVER DE 1709 EN QUERCY

Tiré de « La vie économique et sociale en Quercy au XVIe et XVIIe siècle » par le Chanoine Sol.

Ce fut le plus rude et le plus terrible hiver qu'il n'y ait jamais eu depuis la création du Monde. Le froid enleva plus de la moitié des bestiaux à laine, tous les noyers et les châtaigniers, les cerisiers, les poiriers, les pruniers et les figuiers. Les vigneronns estimaient qu'il n'y aurait pas de vin avant six ans. La moitié des habitants allaient mendier le pain.

Le 6 janvier 1709, le froid extrême augmenta encore très fort et fut suivi d'une abondance de neige, que de mémoire d'homme, « il ne s'en était pas vue autant » dans le pays. Les meilleurs vins, l'eau-de-vie et l'huile de noix étaient gelés. Les corbeaux se réfugiaient dans les maisons, et les perdrix, surtout les rouges, périrent entièrement. Les forêts et les bois de chênes se sont perdus. La neige resta du 6 au 23 janvier.

Succédèrent 3 jours de frimas et de « gibre » si tenace que toutes les murailles étaient blanchies à la chaux, et si pénétrant que les plus secrètes du dedans de nos maisons et dehors, en si grande quantité qu'on y enfonçait le doigt, plus d'un doigt même. (L'auteur veut dire qu'il y avait autant de gibre à l'intérieur qu'à l'extérieur).

À Saint-Cyr Souillaguet : 52 centimètres de neige. Tout le Limousin et même l'Auvergne descendirent dans ce pays, augmentant le nombre des affamés.

On mourrait dans les pigeonniers ; les pigeons morts de froid, les corbeaux y entraient pour s'en garantir et on trouvait les uns et les autres morts. On prenait les perdrix à la course avec la main et même les lièvres, qui faisaient des creux dans la neige pour s'y cacher. Ils étaient devenus si maigres, qu'ils n'avaient que la peau et les os.

Dès que les agneaux étaient sortis du ventre de leur mère, ils mouraient tous, raides de froid. Quand les bœufs urinaient, une chandelle de glace pendait à la verge. Les chevaux avaient la morve gelée au nez comme une chandelle. Le fumier se gelait sous le bétail.

Les enfants devaient être baptisés à la maison, car ils se seraient gelés en chemin.

Ceci se passait sous Louis XIV, et cet hiver provoqua un drame d'une ampleur plus prononcée encore qu'une guerre, et eut d'atroces conséquences.

La Seine, ainsi que de nombreux cours d'eau sont gelés, ce qui paralyse les transports ; tout ce qui a été semé est gelé dans le sol et la hausse du prix du blé est gigantesque.

La misère des paysans est plus cruelle que celle des citadins ; comme chaque fois qu'il se présente une menace de mauvaise récolte, les autorités de chaque ville ont fait convoier vers l'agglomération tout le blé qu'il leur a été possible de trouver dans le plat pays. Ils ont rempli les greniers publics, constitué des stocks. Et lorsque la crise est survenue, les producteurs de céréales ont très souvent manqué de pain. La Bruyère, écrivant des paysans : « Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé », a exprimé cette situation paradoxale que l'on discerne lors de toutes les crises...

En cet hiver 1709, un mouvement général porte les éléments les plus déshérités du plat pays vers la ville, où, en travaillant et en mendiant, il leur est tout de même possible de se procurer un peu de pain. Et les émeutes de la faim qui surviennent alors doivent être le plus souvent mises en rapport avec ce débordement du monde rural sur le monde urbain...

(Tiré de « Histoire de la France de 1348 à 1852 » de Georges Duby aux éditions Références Larousse).

LOUIS PRIS A SON PROPRE PIÈGE

Autrefois, le chasseur, avait un fusil à un coup qu'il chargeait de poudre noire, de papier, de grenaille de plombs. Tout cela était soigneusement tassé avec une baguette au fond du canon. Une amorce était délicatement posée dans son logement, afin que le « chien » précédemment armé vienne la percuter mettant ainsi le feu aux poudres. Autant dire qu'il fallait préparer son coup au cas où le gibier serait pour une fois à bonne portée et surtout ne pas le louper. Aussi fallait-il ruser pour être dans les conditions optimales au moment du tir.

Louis du hameau de Pontié avait la réputation d'être un fin chasseur. Il pratiquait cet art depuis longtemps et avait une grande connaissance de la faune sauvage du pays. En plus il imitait à la perfection tous les chants d'oiseaux. On disait qu'il était capable de faire la cour à une merlette.

Ors ce samedi matin, Louis décide d'améliorer le repas de dimanche avec un perdreau rôti. De nos jours ce magnifique oiseau à pratiquement disparu. Fini les départs bruyants d'une compagnie surprise par votre passage, fini les vols coulés entre les genévriers, les petites boules de plumes qui « piètent » dans les hautes herbes avant de disparaître, les rappels de loin en loin lorsque la compagnie se reforme. Louis va donc utiliser tout son art pour s'approcher au maximum de la compagnie. Il l'a repérée au fond de la combe depuis les moissons. Après une progression aussi silencieuse que prudente le voici au pied d'un gros genévrier qui lui sert de cache. Il pose son fusil à portée de main et se met à « chanter ». Il fait claquer sa langue contre le palais tout en tenant ses mains en forme de cavité devant sa bouche pour donner un effet d'écho. Les oiseaux trompés par tant de perfection commencent à s'approcher. Louis en voit passer un derrière un églantier puis deux autres qui semblent se poursuivre entre des petits rochers gris, d'autres arrivent, la tête dressée, cherchant leurs congénères. Qu'ils sont beaux ! Le spectacle lui fait oublier d'utiliser son arme. Pan ! Une détonation déchire l'air dans son dos : des plumes volent, des bolides passent au ras des arbustes à grand renfort de claquements d'ailes et finissent leur course en vol plané vers des couverts. Louis, surpris, se tait, tandis qu'une petite goutte de sang roule sur sa joue. Inquiet, il se tâte le cuir chevelu sous la casquette et sent au sommet du crâne une petite boule dure qui provoque déjà une brûlure.

« Macarel qui est ce fada qui faillit me tuer ? », s'écrie-t-il rouge de colère. Une petite brise lui apporte l'odeur âcre de la poudre brûlée et le bruit de pas qui s'éloignent précipitamment. « Certainement un mauvais chasseur, il fuit pour garder l'anonymat » pense Louis.

Rentré chez lui, il raconte sa mésaventure à sa femme.

« Ça devait arriver un jour, à force de faire le malin à imiter les oiseaux des chasseurs ont fini par te tirer dessus. C'est malheureux à ton âge de ne pas avoir plus de plomb dans la cervelle ! » Rouspète-t-elle.

« Tiens comment ça, j'ai pas de plomb dans la cervelle ! Tâte là, et tu verras si j'en ai pas ! » Répond Louis en enlevant sa casquette.

Dimanche, le menu est chamboulé, un modeste poulet avec les talents culinaires de madame a la prétention d'imiter le perdreau. Cela prouve une fois encore que c'est un exercice dangereux : le poulet a fini à la cocotte.

À QUI LA PETITE CULOTTE ?

Cette petite anecdote m'a été communiquée par une ancienne élève originaire de Thémines d'une école de Gramat. Laissons-la parler.

Nous, les Théminois, étions gênés de l'être lorsque nous étions témoins des frasques hors du village de Paulo le fou. Car ce personnage avait acquis une grande notoriété dans la région due à ses apparitions théâtrales sur les places des villages, son élocution, et quelques vérités embarrassantes qu'il criait sur tous les toits. Il avait été gravement blessé dans l'exercice de ses fonctions de policier à Rouen. Un traumatisme crânien avait laissé des séquelles au niveau comportemental. Cependant c'était un bel homme au dire des dames, très courtois, serviable, généreux, qui adorait les enfants, quand le calme revenait dans son esprit.

C'était dans les années cinquante-sept. J'étais pensionnaire chez les sœurs de Gramat pour y poursuivre des cours « ménager agricole ». Qu'elle ne fut pas notre surprise de voir arriver Paulo le fou dans la cour de l'établissement un beau matin. Il déambulait entre les sapins, vociférant, agitant un bout de linge fin au-dessus de sa tête. Nous étions en atelier et notre professeur eut toutes les peines du monde à nous intéresser au cours tant la présence de Paulo était un spectacle amusant. Les sœurs allaient et venaient, agacées, redoutant un scandale ou quelques propos pouvant heurter des oreilles chastes. Elles ne savaient comment éloigner cet intrus difficile à raisonner. Enfin, après de longues palabres que nos oreilles n'arrivaient pas, hélas, à capter, le perturbateur s'en alla.

Plus tard, au réfectoire, le repas fut animé, avec comme unique sujet de conversation : l'épisode du matin et son auteur.

Enfin le mystère fut éclairci à l'arrivée des externes. Nous apprîmes que le linge fin était une petite culotte dont l'histoire nous fut chuchotée en secret.

Paulo avait été très affecté par un veuvage précoce et dramatique. Aussi il lui arrivait de hanter les cimetières à la recherche d'une trace de l'esprit de sa bien aimée. C'est ainsi, que se dirigeant vers un caveau en construction dans le cimetière de Gramat, il y surprit deux amoureux qui avaient choisi ce lieu discret et tranquille pour leurs ébats. Ça arrivait dit-on. Sans faire de bruit, il s'en retourna en ayant soin de prélever le petit sous-vêtement posé délicatement au bord du chantier.

Notre homme fit le tour des établissements pour jeunes filles, sans oublier « les dames du calvaire » en demandant à qui était la petite culotte. Il n'eut peut-être pas de réponse, mais, profitant de son état et malicieusement il fit une farce à une jeune fille pas sage qui vit son sous-vêtement exhibé dans tout Gramat. Attention aux fous, ils ont parfois de l'humour.

LE REVENANT DU CIMETIÈRE

Le maçon d'Issendolus pose son vélo à la grille du cimetière, détache du porte-bagages le panier contenant quelques outils et se dirige vers le caveau des Bouzou qu'il est chargé de restaurer. Ce travail ne lui plaît guère, il a peur, ce lieu est trop lugubre. Enfin il faut bien manger, en ce moment le métier ne rapporte pas. Tiens ! La porte provisoire en bois du monument semble avoir bougé durant la nuit. Avec appréhension, il la retire. Horreur ! Une forme blanche gît dans le sépulcre. Paralysé par la peur, il voit dans la semi-obscurité un être enrubanné tel une momie se dresser en geignant. Son sang ne fait qu'un tour, il prend ses jambes à son cou et file vers le village en hurlant : – « Au secours ! Il y a un revenant là-bas ».

Des gens le voient passer, poursuivi par un cycliste curieusement accoutré. Ils n'ont pas de peine à reconnaître Paulo le fou.

« – Qu'a-t-il fait encore comme bêtises cet animal ? » se disent-ils. Le cycliste rattrape enfin le maçon hurlant encore de terreur

« – N'aie pas peur ce n'est que moi Paulo ! Si tu ne m'avais pas réveillé de si bonne heure j'aurais bien dormi un autre peu surtout que mes voisins ne font pas de bruit » dit-il au coureur à pied tout essoufflé.

La réponse ne peut pas être relatée car tous les mots sont de vertes injures. L'artisan reprend son bien et s'octroie un jour de congé pour se remettre de ses émotions. Curieusement, il n'a plus peur dans le cimetière mais Paulo évite d'y aller car le maçon lui a promis de le réveiller d'une drôle de façon la prochaine fois.

LUCIEN APPRENTI MEUNIER

Lucien me conta un jour cet épisode de sa jeunesse. Il se plaisait à dire qu'il aurait pu être docteur puisqu'il usa ses fonds de culottes sur le même banc d'école communale et dans la même section que notre médecin. Il prétendait avoir été meilleur élève. La fortune des parents ne permit pas à Lucien de dépasser le certificat d'études. Cependant il avait une très bonne culture générale et savait s'exprimer correctement en toutes circonstances. Il aurait pu être un bon docteur.

Lucien vient de passer avec succès son certificat d'études. La ferme familiale étant trop petite, son père cherche à le placer chez un artisan pour apprendre un métier. Le garçon a déjà son idée : il veut être meunier. Comme par hasard maître Baylle cherche un apprenti. À cette époque les formalités d'embauche se réglaient verbalement en buvant une chopine dans un des nombreux estaminets du village. Le premier jour de travail est la découverte d'un univers poussiéreux plein de vibrations sourdes, de grincements, de cliquetis, de clapotements, de furieuses cascades, de claquements de courroies. Lucien est impressionné par tant de mécanique. Il est en admiration pour le maître des lieux qui tel un chef d'orchestre tempère la puissance augmente ou diminue le rythme grâce à des leviers, des crans, des manivelles. « Quel beau métier ! » se dit-il ne sachant pas encore ce qui l'attend.

Les sacs de grains sont lourds pour les épaules de l'adolescent. C'est lui qui assure les menus travaux fastidieux, tel que ranger les sacs, charger la charrette, donner la ration au mulet, retirer les branches qui s'amoncellent autour de la prise d'eau du moulin et chasser les nombreuses volailles qui s'enhardissent jusque dans les sacs. C'est bien connu : le meunier est suspecté d'élever sa basse-cour avec le peu de grain qu'il possède, et tout ce qui se perd autour des sacs.

Notre garçon commence à trouver le métier moins intéressant, mais il est rude, il pense au jour où il sera le maître de l'usine.

Ce matin, les grosses pluies de la nuit ont amené beaucoup de branches dans le bief « la païssière » et la corvée de nettoyage va commencer lorsqu'un silence total envahit le moulin.

Maître Baylle ne peut retenir un juron, tout en se précipitant sur la commande de la vanne pour arrêter le flot. Puis il décroche et allume un quinquet, soulève un panneau de bois au pied d'une meule et inspecte l'état du mécanisme au contact de l'eau. Une branche de vergne s'est coincée entre une pale du rouet et la maçonnerie.

« Lucien, viens ici avec l'échelle qui est derrière la porte » crie le patron agacé par ce contretemps.

« Tu vas descendre par cette trappe avec le quinquet et la hache pour essayer de dégager le rouet, moi je suis trop vieux pour ça »

Dans la lueur vacillante notre jeune devine tout juste la cuve maçonnée et la branche mais au bout du canal d'évacuation un grand trou dont on ne voit pas le fond semble le guetter pour l'engloutir. Une angoisse terrible lui serre la gorge, une sueur froide coule sur son front. La descente est terrible. Des ombres hideuses dansent sur les parois de cette cave humide. Le

trou émet une haleine chargée d'odeurs de putréfaction en plus de bruits de déglutition d'ogres. Comble de malchance la lampe s'éteint plusieurs fois soufflée par le gouffre béant. Car il s'agit bien d'un gouffre : c'est le seul moulin connu pour déverser ses eaux moulinées directement dans le réseau souterrain de l'Ouyse. Les ruines actuelles en témoignent. Malgré sa terrible peur, il remet en état le mécanisme et s'extrait de cet endroit le plus vite possible.

Son amour-propre lui interdit d'avouer la panique qui l'assaille chaque fois que l'incident se reproduit mais le désir de quitter le moulin vient à bout de sa vocation.

Le progrès a fait disparaître le petit meunier et libéré Lucien de cette horrible corvée. Il a exercé un autre métier mais c'est meunier qu'il aurait voulu être sans le gouffre. Ce récit lui donnait encore des frissons. Quant au moulin, petit à petit la rivière le détruit se vengeant des années où il la rendait esclave. La commune de Thémines en est propriétaire espérant trouver un jour une solution pour préserver cette ingénieuse construction.

DOCTEUR FEYT DOCTEUR MIRACLE

Qui se souvient de ce docteur qui parcourait la campagne par tous les temps dans sa voiture à cheval, qui souvent oubliait de se faire payer si le malade était démuné. Il était bon docteur dans les deux sens du terme. Il habitait Théminettes, mais exerçait sur une bonne partie du canton de Lacapelle y compris Thémines vers 1914.

Ceci m'a été conté par mon père qui en était encore honteux.

La fuite ou la jambe de bois

Mon père dans son jeune âge était comme les enfants d'aujourd'hui, turbulent, insouciant, peut être un peu paresseux, un soupçon douillet. Il préférait le grand air des champs à celui confiné de l'école. Un jour, en travaillant dans un bois avec ma grand-mère, il se tord un pied. Il ressent une douleur mais exagère les effets par des cris, des pleurs et des gémissements rendant ainsi sa maman inquiète. Il acquiert ainsi un régime de faveur et fait tout pour le faire durer. Mais au bout d'une semaine de vie de patachon (pas d'école, pas de travail à la ferme, de bonnes tisanes sucrées) ; il faut prendre la décision d'en parler à un docteur. Pour que la visite soit moins chère il suffit de l'arrêter sur son parcours pour un diagnostic en pleine campagne.

Ma grand-mère sait qu'il passe tous les jours vers midi dans la prairie de Thémines. Elle charge Basile dans une brouette en bois et parcourt plus d'un kilomètre de mauvais chemin pour intercepter Monsieur Feyt. Celui-ci, habitué à ce genre de rendez-vous stoppe sa voiture à cheval et ausculte l'enfant gémissant.

– « Holà ! S'écrie-t-il, c'est grave, il faut lui couper la jambe pour lui en greffer une en bois. D'ailleurs je vais l'amener immédiatement à l'hôpital »

Le docteur n'a pas le temps de finir la phrase que le patient, pardon, le simulateur est déjà sur ses deux pieds au pas de course échappant ainsi à l'opération mais sûrement pas à une explication musclée à la maison. Je ne pense pas qu'il fut fait une ordonnance.

UN BON REMÈDE ?

Le bon docteur Feyt est appelé au chevet d'une dame peu fortunée qui se plaint de la gorge. Après un bref examen, il constate une grosse angine. Il se fait approcher la lampe à pétrole dont il démonte le porte-mèche, demande une plume d'oie. Il trempe la plume dans le carburant et en badigeonne les amygdales de la patiente. Elle guérit quelques jours après. Je ne garantis pas cette médication car je ne sais pas si l'angine était microbienne ou virale et si la source de cette histoire est digne de foi. Ce qui est sûr, c'est que le métier de médecin de campagne était dur, il fallait savoir se débrouiller sur place pour remédier au manque de moyens modernes tout en étant efficace. Nos campagnes étaient si pauvres que le docteur était appelé souvent trop tard.

LAURENCE ET LA SAUVAGINE

Cette histoire vient d'un village voisin mais aurait pu arriver à Thémines. Au début du siècle dernier malgré l'école obligatoire des enfants arrivaient à ne pas être scolarisés. L'emploi du patois comme langue principale était fréquent à la campagne, dans les hameaux et dans les familles ayant des échanges culturels très rares pour ne pas dire inexistantes.

Laurence vivait pauvrement dans une vieille masure. Un seau, sous la « coumade » (*arrivée des chêneaux*) par temps de pluie l'approvisionnait en eau. Lorsque la pluie tardait à venir elle pouvait demander aux voisins de remplir son seau à la citerne. Laurence était si gentille et serviable que l'on ne pouvait pas lui refuser. Or, un jour, qu'elle était en quête de bois mort pour faire chauffer sa modeste marmite elle tomba nez à nez avec un Monsieur. Elle ne le connaissait pas et il venait certainement de la ville car ses souliers étaient cirés, ses pantalons de bonne coupe étaient enserrés dans des guêtres brillantes, une redingote couvrait ses épaules, un chapeau melon bien ajusté sur sa tête lui donnait un air important. Très bien élevé, il la salua en soulevant avec deux doigts son couvre-chef, puis lui demanda fort courtoisement :

« – Pardon Madame, je me présente : Jean Du Terrier Capitaine de louveterie, mon administration me signale une importante population de blaireaux dans votre village qui porte tort aux récoltes et à l'élevage. Je suis chargé de les localiser et de les exterminer. Pourriez-vous m'indiquer si vous en avez vu et à quel endroit. »

La pauvre femme comprit que le beau monsieur cherchait des animaux prédateurs, peut-être par habitude ou parce qu'elle ne maîtrisait pas bien le français elle répondit en patois :

« – Je suis bien vieille, je n'ai jamais vu, ni entendu parler de blaireaux, par contre, ici nous ne manquons pas de « taï » (blaireau en patois). »

L'histoire ne dit pas la suite mais les moqueurs se la racontaient pour rire du manque de culture de cette dame et d'imaginer la tête du Monsieur qui ne connaissait pas le patois.

SOINS TRÈS PARTICULIERS

Le fracas de cette guerre qui devait être la dernière, celle de 14/18 venait de s'éteindre que déjà, la vie renaissait dans nos campagnes. Les femmes avaient appris les métiers des hommes absents. Les rescapés revenaient avec des projets de modernisme en tête. Le brassage des hommes avait favorisé les échanges de cultures, la vision d'autres façons de vivre. L'arrivée de nouvelles machines agricoles censées atténuer la peine des hommes commença.

Au Bout du lieu, ce jour-là un gros attroupement s'est formé sur le « Couderc » *Genre de communal* autour d'une machine que Lescole vient de livrer avec son important attelage à chevaux de transporteur. Elle était arrivée à la gare de Gramat le matin même par le train à vapeur de marchandises venant de Brive. Le forgeron du village est seul habilité à ajuster les pièces soigneusement emballées dans de grosses caisses en bois en provenance de chez Deering constructeur de machines agricoles anglais. Petit à petit une espèce de char métallique équipé d'un siège haut perché et de pointes trapues disposées sur une barre métallique qui se rabat sur le côté, prend forme. Il y a même une boîte à outils et une burette d'huile pour l'entretien. Cette machine doit faucher toute sorte de pâture et même avec un peu plus de mécanique faire des gerbes dans un champ de blé. Le vieux Lamouroux observe d'un œil septique l'engin complexe qui va rivaliser avec lui : le meilleur faucheur que Thémènes ait connu.

Voici venu le moment des essais. Une belle paire de bœufs est attelée à la machine L'ensemble est acheminé vers un champ de luzerne. Lamouroux se positionne au départ sur l'alignement de l'engin, sa faux fraîchement affûtée prête à chanter dans l'herbe. Les badauds sont éloignés, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver. Ah ! C'est parti, les animaux guidés par le bouvier avancent d'un pas lourd tandis que la machine émet le cliquetis d'une horloge emballée. Le forgeron assis sur le siège haut perché, d'un regard averti, contrôle le bon fonctionnement de la mécanique. Son chiffre d'affaires en dépend. La pâture se couche comme surprise par l'acier tranchant. Les curieux s'approchent des rangs et apprécient la qualité de la coupe. Ils comparent avec le travail du vieux faucheur. Celui-ci commence à perdre du terrain. L'as de la faux, pour améliorer son rendement se met en devoir de donner plus de mordant à son outil. Dans la précipitation la lame le blesse à un doigt au cours de l'affûtage. La jeune institutrice qui fait partie du lot de curieux se précipite, examine la plaie et arrive à convaincre Lamouroux de se faire soigner au lieu de se battre pour une cause perdue d'avance. À l'école normale le traitement des blessures a été enseigné suivant les dernières découvertes de la science. La nouvelle maîtresse après analyse de la coupure décide de la nettoyer et de la désinfecter à l'alcool. De l'alcool dans la ferme toute proche ce n'est pas ça qui manque. Il y a du marc, de la prune et du calvados. La bouteille de « prunes » est choisie comme médicament en vertu de la limpidité du liquide et de sa forte teneur en alcool. À sa vue l'œil du patient brille de gourmandise.

« – Dites, Madame, je préfère commencer le traitement de la plaie par voie buccale » dit-il en empoignant la bouteille pour en descendre de quelques doigts le niveau. L'institutrice surprise, proteste en assurant d'après la science que le liquide fait plus d'effet à la surface de la plaie que de l'intérieur. Dans le champ l'attelage fait les derniers tours reléguant la faux au

râtelier des antiquités. Après la faucheuse d'autres machines ont envahi nos campagnes. Des métiers ont disparu, et la peine à trouver du travail est apparue.

DES COMPORTEMENTS RÉPRÉHENSIBLES

Roger, un nostalgique du temps passé, vient de me livrer cette anecdote en parlant de sa jeunesse où la pauvreté était un fardeau quotidien. Cependant les enfants inventaient des jeux pas toujours appréciés par les parents et l'instituteur

En 1930 environ, il y avait encore à Thémines beaucoup de commerçants, d'artisans et des foires. La plus grande était le 18 janvier, les deux autres moins importantes se tenaient le 11 mai et le 18 octobre. Les jours de foire étaient des jours exceptionnels pour tout le monde. Les familles s'y rencontraient le long des étals ou sur le foirail entre les animaux. Les commerçants arrondissaient leur chiffre d'affaires, livraient ou prenaient les commandes. Les estaminets et restaurants tournaient à plein régime. Quelques établissements organisaient en soirée un petit bal pour les fêtards qui n'hésitaient pas à dépenser l'argent qu'ils avaient gagné le matin. Pour les enfants, s'ils étaient en vacances, c'était une grande fête.

La foire du 11 mai tombait cette année-là un jeudi. Les grands, du cours du certificat d'études de l'école de Monsieur Delpech, eurent l'idée d'aller eux aussi, y vendre quelque chose sans en informer les parents. Le printemps était arrivé très en avance et les garnements avaient constaté l'éclosion de couvées d'oiseaux sauvages. Le matin de la foire, la tournée des nids se fit dangereusement mais les écervelés n'avaient pas froid aux yeux. Les nids de pies aux sommets des grands peupliers bercés par le vent, ont donné des sueurs froides aux dénicheurs. Enfin, tout se passa bien et les petites pies poussant des cris, furent acheminées au marché, attachées en grappes par une patte. Les nouveaux forains entre deux éclats de rire, exhibaient les oisillons encore nus, les yeux exorbités, avec un gros ventre. « Cent sous la pie, cent sous pour mettre une pie tendre dans sa marmite, cent sous c'est pas cher » disaient les garnements, en mimant les marchands de volailles. Ce fut une sacrée rigolade, car des commentaires sur la marchandise, du genre « Ce n'est pas avec ces dindons que l'on fera ripaille à Noël » donnaient du sel à la farce. C'était sans compter sur la présence de Monsieur Delpech qui avait la réputation de ne pas rigoler du tout et qui faisait son marché. Le vieil instituteur n'eut rien à dire, son regard suffit à transformer les joyeux drilles en piètres fuyards. Le lendemain, la leçon de morale du matin fut particulièrement longue sur le respect des animaux et de la vie en général. Elle fut suivie pour quelques-uns par l'utilisation en conjugaison de temps complexes que la langue française hésite à utiliser le tout appliqué à des verbes dont on ne connaissait pas l'existence avant cette foire. La sanction fut assortie d'un exercice de recopiage qui ferait disjoncter actuellement les photocopieuses les plus puissantes. Quant aux pauvres oisillons, les chats du voisinage abrégèrent leur calvaire.

Par la suite, Monsieur Delpech fut félicité pour les bons résultats de ses candidats au certificat d'études, en conjugaison, en explication de texte et en morale. Les écoliers devinrent des hommes respectueux puisqu'ils réussirent leur carrière — est-ce un hasard — dans le commerce et ils parlent aujourd'hui de ce souvenir avec nostalgie.

UN PETIT SCANDALE

La prairie de la commune est une ancienne « vaine pâture », c'est-à-dire que pendant une partie de l'année les troupeaux du village peuvent y paître en toute légalité. En conséquence il est interdit d'y élever des clôtures autour des parcelles ni de construire des bâtiments ou planter des arbres. Ce droit ou règlement est caduc aujourd'hui mais il est encore respecté. La prairie de Gramat avait aussi cette caractéristique Il y a cinquante ans plusieurs bergères et bergers et leurs animaux se retrouvaient donc dans ce grand pré, après la Saint Jean lorsque les foins étaient rentrés. Les gardiens étaient des pépés, des mémés, des enfants, quelques adultes que les travaux des champs ne mobilisaient pas ailleurs. Le travail consistait à empêcher les animaux de rentrer à l'étable avant l'heure ou d'aller divaguer dans la commune de Ruyres toute proche. Les dames profitaient de ce peu d'occupation pour tricoter, les hommes pour lire le journal et raconter des histoires. Il arrivait quelques fois que certains d'entre eux aient envie de faire des plaisanteries.

Ce dimanche, après les vêpres, Maurice, ses amis et amies, décident d'aller faire un tour dans la prairie histoire de tenir compagnie aux bergers. Le temps est magnifique, la pelouse bien verte et l'Ouyse y murmure entre les saules. Le pré est occupé par quelques troupeaux qui paissent tranquillement. Il comporte une partie très inclinée où jadis un terrassement y avait été fait afin d'en extraire l'argile, laquelle servit à rendre étanche le bief du moulin haut. Ce trou a pour effet d'accentuer la pente la rendant propice au sport de luge sur herbe. Ce jour-là les enfants glissent en poussant des cris de plaisir ou de peur. Les adultes s'approchent et participent au jeu. Puis certains pensent à organiser une compétition de cabrioles jusqu'à la route qui serpente en bas de la pente Dans les rires, les engagés s'évertuent à arriver les premiers malgré des trajectoires fantaisistes. Puis, les cabrioles ne faisant plus rire, on passe à une compétition de roulades. Ce jeu consiste à créer des couples par tirage au sort qui une fois formés et enlacés doivent rouler le plus loin possible. Le hasard désigne le couple Maurice et Odette. L'homme n'est plus très jeune, est bedonnant, un peu coquin et il faut le dire assez content du sort car Odette est une jeune femme assez bien faite d'un tempérament enjoué. Les rires fusent lors du protocole d'enlacement, Odette n'ose pas se coucher sur Maurice étendu dans l'herbe et encore moins prendre la place de Maurice. Pour que la morale soit sauve, il est convenu que l'enlacement se fasse sur le sol, le couple couché sur le côté. Bien entendu les commentaires déclenchent l'hilarité générale et certains propos ne sont pas à conter. Enfin la roulade a lieu assez bruyamment tant par le burlesque de la situation que par les encouragements. Le déroulement de la compétition se fait dans la bonne humeur et sans arrière-pensée.

C'est sans compter sur deux ou trois plaisantins qui sachant madame Maurice jalouse, lui racontent avec des détails lubriques par eux inventés le comportement licencieux du couple. La dame, rouge de rage, se précipite chez la belle-mère d'Odette et en rajoute dans la description des faits. Belle-maman, outrée, déjà en froid avec sa belle fille pour d'autres raisons alerte son fils et lui donne le menu de la sanction à appliquer dans ce cas. Le retour dans le village des « fautifs » est très chaud, le scandale est déballé dans la rue devant tout le monde. Le charme de la belle journée est rompu Odette pleure et menace de quitter ce village plein de mauvaises langues. Maurice doit subir de longues tirades de reproches, mais dans son for intérieur il pense encore au plaisir d'avoir serré contre lui une aussi belle femme. Le mari d'Odette est un bon vivant et n'a pas de souci à se faire sur la fidélité de son épouse. Il comprend la situation et calme la crise par un grand coup de « gueule » qu'il a l'habitude de

faire de temps en temps. C'est ainsi que les roulades furent classées X et bien entendu interdites aux adultes. Il y a toujours un être malveillant pour déclencher un scandale avec peu de choses.

La Prairie est aujourd'hui occupée par des matchs de foot, les troupeaux y viennent encore

un peu

Une vache d'affaire

Autrefois, sur les champs de foire, beaucoup de denrées étaient vendues ou échangées. L'honnêteté n'était pas toujours de mise et la tromperie sur la qualité et le prix de la marchandise était redoutée. Les discussions avant la conclusion du marché étaient acharnées, elles s'arrêtaient lorsque les deux parties scellaient la transaction en se frappant dans la main. À partir de ce moment il était impossible de revenir sur sa parole même si un vice de forme était découvert

Ils étaient trois, connus dans le village pour être de joyeux lurons, amateurs de cartes, souvent à court d'argent, cités en mauvais exemples pour l'éducation des enfants. Le jour de la foire arrivait et les fonds nécessaires pour faire la fête ce jour-là étaient inexistant. Un des trois, Hippolyte, avait une vache ayant un âge disons canonique. La pauvre bête, au pelage blanchissant, la corne terne, le pis pendant ne représentait pas une grosse fortune, il fallait s'en débarrasser pour en trouver une plus jeune. C'est alors que le Julou et Enselme, les deux autres compères eurent une idée. Dans la nuit avant le marché, à la lueur d'un « calel » sorte de lampe à huile, ils se mirent en devoir de « rénover » l'animal. Ils commencèrent par décaper le cuir avec des fétus de paille trempés dans l'eau, puis ils cirèrent les sabots et les cornes avec un morceau de lard rance, Enselme menuisier de père en fils fit disparaître les poils blancs avec la teinture qu'il utilisait pour faire du merisier avec du bois blanc. Quant au pis, un onguent antirides, volé à une vieille élégante fit l'affaire. Même les cils furent passés au noir gras des marmites. Ce fut un travail d'artistes, la bête fut présentée au marché dans la catégorie allaitante. Le vendeur ne perdit pas trop de temps en affaire lorsque le pigeon se fit prendre. Le bénéfice inespéré fut immédiatement converti en mises sur des tapis de cartes et en pintes de vin pour arroser la bonne affaire. Un proverbe dit que la chance ne profite qu'à la racaille, ce fut le cas. Ce jour – là, le trio était en veine ou bien la tricherie réussissait, les gains suffirent pour que Hippolyte songe à racheter une vache jeune afin de maintenir son cheptel. Donc, malgré l'alcool qui obscurcissait sa vue et ses idées, il revint sur le champ de foire pour y faire son achat. Il ne restait plus beaucoup de bovins sur le foirail. Le marché allait se clôturer et les derniers animaux seraient vendus au rabais ou retourneraient à l'étable n'étant pas très beaux. Pourtant il trouva une belle vache qui avait un air familier à un prix raisonnable. L'animal une fois détaché conduisit l'ivrogne jusqu'à son étable où naturellement elle s'installât à la place laissée libre le matin. Vous avez compris qu'un bien mal acquis ne profite jamais, Hippolyte avait racheté sa propre vache. Il ne l'avait pas reconnue grâce au fameux maquillage et aux vapeurs vineuses. Je me demande si le mot maquignon ne vient pas de quelques abus de ce genre qui auraient été pratiqués dans cette profession ?

PAS TRÈS RECONNAISSANT

La plupart des histoires locales ont pour origine les faits et gestes de personnages ayant eu le gosier en pente. Il faut reconnaître que les boissons alcoolisées étaient consommées avec moins de modération que maintenant. Il se buvait beaucoup de vin de mauvaise qualité et des eaux-de-vie fabriquées avec les restes des vendanges ou la cueillette des prunes.

Ancien maçon, un citoyen du village, au langage pittoresque, avait un penchant très prononcé pour la bouteille de vin. Il habitait, tout seul, une petite maison sans confort, à l'autre bout du hameau. Sa consommation était telle qu'il faisait plusieurs fois le chemin de son logis au café où il achetait autant de litres que sa musette en contenait, environ trois. Le dernier voyage de la journée, était périlleux pour plusieurs raisons. Le chemin était un mauvais sentier, avec des pentes très prononcées, passant à un endroit tout près d'un gouffre où les eaux furieuses de l'Ouyse disparaissaient. La dernière raison, c'est que le personnage avait la démarche rendue hésitante par la peur et l'alcool et il s'en rendait compte.

Il s'arrêtait, avant la nuit, au bord du précipice sa musette sur l'épaule, pour faire une prière en patois :

– « Santo bierge, maire d'el seigne, l'aysse mé passat sen tombar d'in l'aygue, té proumetti dé plou beivre dé bi quon séray passat » L'orthographe de cette requête est approximative, mais en voici la traduction :

– « Sainte Vierge, mère du seigneur, si tu me laisses passer sans tomber dans l'eau je te promets de ne plus boire de vin lorsque je serai passé »

Sur ce, il s'engageait dans le passage dangereux d'un pas louvoyant, entièrement confiant à la protection divine. C'était un miracle, chaque fois il arrivait sain et sauf de l'autre côté du site dangereux. Alors, il s'arrêtait pour souffler un peu puis levant la tête vers sa protectrice il lui disait en guise de remerciement :

– « garé pouode toutjour toussi bebrian inquère d'el bi » Traduit par :

– « Tu peux toujours tousser, je boirai encore du vin » consacrant ainsi un serment d'ivrogne

Un jour funeste, la bretelle de sa musette rompit au beau milieu du village et les trois bouteilles se brisèrent. Tandis que le liquide tant aimé se répandait sur le sol, il leva les bras au ciel et insulta le seigneur en lui signifiant que ce malheur était autrement plus dramatique que l'écroulement de l'église avec son clocher sur tous les saints qui se trouvaient à l'intérieur. Les oreilles des personnes croyantes qui l'entendirent en sont encore blessées. En parlant d'oreilles, voici ce qui lui arriva.

Dans sa petite maison, les rats vinrent à proliférer, d'abord ce furent des souris timides puis des rats que le nombre rendait hardis. Le pauvre homme en piégeait bien quelques-uns mais il fut débordé par l'invasion. Un soir, n'y tenant plus, il eut l'idée d'utiliser le fusil pensant en tuer et faire partir les autres avec le bruit des détonations. Ce fut un massacre, les meubles et la vaisselle ne supportèrent pas les plombs, les chaudrons furent transformés en passoires. Les voisins affolés n'osaient pas s'approcher et craignaient le pire. Enfin le tir pris fin faute de

munition Les premiers secours trouvèrent sur le champ de bataille un grand désordre et un énergumène rouge de colère défiant par des insultes le reste de la gent trotte-menu. Il fut impossible de le raisonner et pour cause, les explosions l'avaient rendu sourd.

Cet homme avait été un excellent ouvrier. Lorsqu'il taillait les pierres, il leur parlait afin de les rendre plus dociles. Il appelait le mortier sa « colophane » faisant rire son entourage. Son travail était irréprochable. Ses ouvrages sont encore solides et nous rappellent son souvenir. On l'appelait Couli, c'était son surnom.

UNE BONNE SOUPE

Les chasseurs ont de bonnes histoires dans leurs musettes. En voici une, que mon oncle m'a souvent contée. Il était un peu farceur, aussi je me méfie de son authenticité.

Après avoir traqué toute une matinée un lièvre les chasseurs abandonnèrent la partie pour aller se restaurer. L'animal avait semé la meute très loin vers Flaujac, sa piste s'était effacée sur le sol sec. Depuis un petit bout de temps, les effluves de cuisson d'oignons provenant d'une petite auberge à la ferme toute proche flattaient l'appétit de nos amis. Tandis que les chiens, fourbus et assoiffés, rejoignaient leurs maîtres ceux-ci d'un commun accord décidèrent de goûter à la préparation qui dispersait cette odeur apéritive. D'ailleurs les clochers des villages alentour s'étaient donné rendez-vous pour sonner midi. Le restaurant était assez rustique, l'accueil y était chaleureux et la table généreuse. Dans la grande cheminée la patronne mettait la dernière pincée de poivre dans une grande poêle où une soupe à l'oignon mijotait. Le fumet du bouillon donnait l'eau à la bouche. Les soupières, posées sur la plaque de fonte devant le feu contenaient déjà les fines lamelles de pain mêlées avec du gruyère mouliné. Elles étaient prêtes pour la « trempe ». L'arrivée des nouveaux clients obligea la cuisinière à interrompre sa tâche afin de leur servir un apéritif et de les installer à une table libre. Mon oncle se réjouissait à l'idée de déguster une bonne soupe, il était assez gourmand de ce genre d'entrée. Il s'approcha de la vieille fontaine en métal émaillé et se mit à se laver les mains au mince filet d'eau que dispensait un petit dauphin en laiton. Le décor de roses sur fond bleu du réservoir était légèrement fumé et les mouches y avaient ajouté pas mal de point noirs. Il préféra jeter un coup d'œil sur ce qui se passait près de la cheminée. Les chiens de chasse avaient suivi leurs maîtres. Certains dormaient sous la table, d'autres, la truffe au ras du sol, ramassaient des miettes ou des os qui étaient tombés. Un saint Huber aux babines humides et aux yeux larmoyants vint flairer les soupières. L'odeur du fromage l'ayant attiré il tenta de voler une trempe mais mon oncle d'un coup de pied le dissuada. L'animal revint et fixant de son regard malheureux celui qui l'empêchait de se nourrir se vengea en levant la patte sur les soupières. Tonton étouffa un juron et poursuivit l'irrespectueux jusque sur le grand chemin. Hélas, à son retour les soupières étaient servies et déjà quelques convives en avaient goûté le contenu. Tandis que les cuillères étaient vidées avec bruit, mon oncle s'assit à table et prétextait un dérangement gastrique subtil pour refuser la soupe précisant que les oignons étaient absolument proscrits dans ce cas. Le reste du repas, largement arrosé se passa bien. L'embarras gastrique disparut, le malade avait plutôt belle mine lorsqu'il raconta, loin de l'auberge, la chose à ses amis. La plaisanterie fut appréciée par tout le monde. Il en est un qui rajouta en se tenant le ventre tant il riait « Ce sacré Paul, on se demande où il va chercher ces histoires. Si on le croyait il nous rendrait malades »

Mon oncle raconta souvent cette histoire. Pourtant il fut étonné que la soupe fut trouvée délicieuse au point d'en reprendre pour certains. Il fit très attention par la suite à la préparation des repas et fit en sorte que les chiens ne soient plus invités.

Qui dort dîne

Mon oncle se mit en ménage assez tard, prolongeant ainsi une vie de célibataire où les occasions de faire la fête ne manquaient pas.

Il aimait faire des farces et des petits repas fins entre amis.

Ce jour-là Louis, Albert, Jules et mon oncle eurent l'idée de manger des truites. La meunière du moulin haut avait le don de les préparer d'une façon divine et acceptait volontiers d'en cuisiner chez elle à condition de les lui pêcher. Il fut donc décidé de s'organiser pour faire passer cette envie. Bien entendu, il n'était pas question de les pêcher à la ligne, le résultat étant trop aléatoire. Il fallait assurer la capture d'un bon nombre de poissons. Louis allait trouver un bon filet, Albert savait où et comment le poser, Paul serait chargé de sa surveillance et Jules aiderait à le lever. À cette époque il y avait déjà des garde-pêches, aussi le filet fut-il posé la nuit. Mon oncle qui ne connaissait rien dans ce genre de sport prit la garde. Il était chargé de faire disparaître le piège au cas où un garde aurait des insomnies, mais surtout d'éloigner d'autres braconniers. La journée avait été dure dans les champs et la nuit si douce que le murmure du ruisseau fut fatal et le surveillant n'eut pas besoin de berceuse. Jules au petit matin eut du mal à réveiller la mauvaise sentinelle. Et quelle déception, le filet avait disparu et par voie de conséquence le repas aussi.

Il fallut rembourser le propriétaire du piège et décommander la cuisinière. Le plus dur à avaler ce fut d'apprendre que des gens de Ruyres avaient fait un banquet ce jour-là avec assez de truites pour s'en dégoûter. Il n'était pas question de porter plainte pour vol mais nos braconniers eurent une arête en travers. Consolez-vous, ce ne fut que partie remise car l'Ouyse était très poissonneux.

Une recette originale

Encore une aventure de vieux garçon que mon oncle Paul se plaisait à conter au moment du café après un bon repas.

C'était un dimanche soir. Il avait couru avec ses copains les petits bals du canton, les endroits où l'on jouait au billard et aux cartes. Les jeux avaient été généreux, quelques pièces sonnaient allégrement au fond de ses poches. Un repas chez la « Pinette » clôturerait agréablement cette journée. Ce restaurant était connu pour être le lieu de repli des fêtards. Il était situé dans un lieu retiré, loin des regards des gens trop stricts sur la morale. Quelques dames venaient, paraît-il, y vendre leurs charmes. Les menus n'étaient pas très variés dans ce genre de commerce. La soupe au fromage bien poivrée, ça fait boire, ouvrait le menu, suivie par un tour de saucisse sèche, puis on portait du civet de porc ou de lapin, avec un supplément on pouvait consommer un quartier de canard avec de la salade, enfin un fromage de chèvre donnait la note finale. Mais ce soir – là nos compères eurent envie de pain perdu. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est. Vous coupez des tranches de pain dur, vous les trempez rapidement des deux côtés dans des œufs battus dans un peu de lait, puis vous les faites dorer dans une poêle chaude. Lorsqu'ils sont cuits vous les saupoudrez de sucre en poudre Ils sont bons chauds comme des crêpes. La patronne, désolée de ne plus avoir de pain et encore moins de pain rassis, leur fit savoir qu'elle ne pouvait préparer ce dessert modeste mais tellement bon. Elle leur montra ce qui restait sur les étagères du lieu qui servait de cuisine. Seule une vieille fouace achevait de sécher dans un panier en osier.

« _ Tenez la Marie je parie que vous n'avez jamais essayé d'en faire quelques tranches avec de la fouace » dit un gaillard qui était passablement ivre. « _ Tenez je vous donne cent sous pour nous en servir » Les pièces qui roulèrent sur la table finirent par décider la cuisinière à se lancer dans une nouvelle recette.

L'odeur de la préparation était agréable ainsi que le goût puisque toute la fouace ainsi transformée disparut en un clin d'œil. Bien entendu ce mets fut arrosé comme il se doit pour une inauguration. La bande de joyeux drilles se retira tard dans la soirée.

Il est des habitudes qui se renouvellent tous les jours et en particulier le matin pour celle-là. Les jours suivants, mon oncle allait bien à l'heure habituelle dans l'étroite guérite sise au fond du jardin mais malgré ses efforts rien ne tombait. Il se passa ainsi quelques jours et l'inquiétude monta. Une personne mise dans le secret préconisa la tisane de pruneau, l'utilisation du manche d'une petite cuillère, ou d'une cote de feuille de chou en guise d'extracteur mais rien ne venait. Il demanda à ces amis s'ils étaient dans le même cas. Hélas, ils auraient pu monter le syndicat des constipés. Enfin, après une grande angoisse, des maux de ventre suivis de flatulences nauséabondes, la délivrance vint. Ouf !

« – Petit, ne mange jamais ça, après tu ne peux plus t'en débarrasser » me disait-il en conclusion.

Notre village a vécu des moments difficiles

Notre village, comme d'autres, eut ses deuils, ses peines et ses privations dus à cette grande guerre. La proximité d'un lieu où l'occupant fit un massacre eut des répercussions sur la population.

Ainsi le 8 juin 1944, en début d'après midi, un élément de la division Das Reich cantonnée aux environs de Figeac faisait route vers Gramat. Une autochenille ouvrait la marche. Au niveau de la ferme de Falguières, elle se trouva nez à nez avec une voiture du maquis arborant un drapeau tricolore, avec quatre FFI à bord. Les quatre gars sautèrent dans le pré tout proche et se sauvèrent en zigzaguant entre les meules de foin sous le feu des mitrailleuses. Un des maquisards plongea dans un fourré très épais et vit passer au ras de son corps les chenilles du blindé allemand. Plus loin, Lucien Pélaprat, qui travaillait près de sa demeure « La maison carrée » fut la cible de plusieurs rafales et put se sauver grâce aux petits murs qui longent un chemin. Le tireur par dépit fit un carton sur le mur de la maison. La colonne visiblement pressée continua sa progression arborant le drapeau pris au maquis. Ces nombreux tirs alertèrent les Théminoises. Marguerite Ayral se précipita vers l'enclos « La combe du puits » où elle avait laissé ses vaches avec des jeunes enfants pour les garder (Jacki Ayral, Roger Lacam, un petit réfugié polonais dit Guignou). Le chemin de Turalure, qu'ils empruntèrent pour se sauver, longeait la route. Ils ne coururent pas assez vite et au moment où le convoi militaire croisa le petit groupe, trois rafales de mitrailleuses plaquèrent les enfants au sol. Cloués par la peur, ils attendirent la fin du passage des véhicules blindés pour déguerpir. Marguerite sentit une brûlure à hauteur de sa hanche du côté droit. Paul Rouquier que l'on appelait « Paulo le fou », sorti de sa maison à leur passage pour demander avec inquiétude ce qui s'était passé. Cet ancien policier remarqua immédiatement le trou dans le vêtement de Marguerite et lui conseilla de montrer le plus vite possible l'endroit de la brûlure à un docteur. Heureusement, la balle avait seulement éraflé la peau sur quelques centimètres. À la tête de la colonne, certains reconnurent le gendarme Bonaventure qui, revenant pour déménager de Gramat suite à sa mutation semblait guider le convoi. Il fut arrêté plus tard par le maquis et exécuté ainsi que sa femme et ses enfants pour avoir donné des renseignements aux ennemis en particulier sur le maquis de Gabaudet. Ils furent enterrés sur la commune de Thémines au lieu-dit « la pierre levée » par Germain Lacam fossoyeur du village, le maire de Thémines ayant refusé de les inhumer au cimetière. Cette macabre opération ayant été faite à la va-vite, il fut constaté le lendemain qu'un pied sortait de terre. Ce 8 juin les fermes de Gabaudet et de Donadiou furent attaquées vers 19 heures 15 par les blindés de la division Das Reich et les personnes prises sur les lieux furent, soit brûlées vives, soit abattues à l'arme à feu, ou emmenées attachées comme bouclier humain sur les véhicules militaires. Une stèle érigée sur les lieux du martyre en perpétue le souvenir. Notre village vécut des moments d'angoisse, craignant des représailles. Ce jour-là, une dame du village, Joséphine, qui était terrorisée par le fait que son embonpoint l'empêchait de fuir fit appel à de jeunes gaillards. Ils la hissèrent sur un charreton et eurent un mal de chien à tirer le véhicule dans la côte du foirail pour aller la cacher.

Il y eut un autre moment fort qui aurait pu avoir des conséquences graves. Un officier de l'armée clandestine occupant un poste important dans l'organisation de la résistance, résidait dans le village chez Belot. Alors qu'il déjeunait, une mitraillette posée sur la table à la maison de Justine et Joséphine Donnadiou au Bout du Lieu, une colonne allemande fit halte sur la nationale au niveau de ce hameau. Madame Berthe Vours qui allait chercher son bidon de lait comme tous les matins chez les deux sœurs s'aperçut qu'un soldat allemand la suivait à

quelques dizaines de mètres. En entrant, elle donna l'alarme. Le clandestin eut juste le temps de se cacher dans le poulailler près de la maison. Le soldat allemand se présenta et émit le désir d'acheter des œufs. Joséphine Donnadiou lui proposa de la suivre en chercher au poulailler où elle espérait en trouver car les poules ne pondaient pas fort à ce moment-là. Berthe eut un réflexe génial en assurant que chez elle il y en avait de tout frais, à deux pas de là. Le soldat confiant l'accompagna et rejoignit la colonne sans se douter qu'ils étaient passés à côté d'un rebelle notoire. Ouf ! Firent les dames en essuyant des sueurs froides. Berthe venait de sauver le village.

Ce soldat de l'ombre avait confié à ma mère la teneur d'un message du général De Gaulle qui serait le signal de ralliement. Mes parents avaient un poste TSF clandestin avec lequel ils captaient les différents messages codés de la France libre. Or, un matin ce message fut émis et Wolff fut immédiatement averti. Il partit rejoindre son unité. Nous avons su plus tard qu'il avait participé à la libération de Strasbourg son vœu le plus cher.

Le hameau du Port était le point où le maquis local se réunissait pour l'exercice, le ravitaillement, et prendre les ordres de mission. C'était le temps des deuils, des séparations, des restrictions, du marché noir, des tickets, et surtout de la misère. Les jeunes gens en âge d'être incorporés étaient dirigés vers des camps de jeunesse puis vers le travail obligatoire STO en Allemagne. Malgré tout le bien que la publicité de l'occupant étalait sur les murs pour ce genre de destination, des jeunes préféraient la clandestinité. Ils s'engageaient dans les groupes de résistance. Ce fut le cas de Paul Pujade. Je le cite entre autres car au cours d'une garde il faillit abattre André Malraux futur ministre du Général De Gaulle. André Malraux se déplaçait en juillet 1944 dans le Lot. Il venait d'entrer dans la résistance, il se disait être chef de la région militaire FFI du Limousin au Tarn et Garonne, son nom de guerre était Colonel Berger. Manifestement il prétendait prendre une responsabilité déjà occupée par quelqu'un d'autre. Et, une nuit il se trouva sans mot de passe devant une sentinelle très pointilleuse : Paul. Il s'en fallut de peu pour que la carrière d'un grand homme fût écourtée près de Thémines. D'ailleurs il fut arrêté le 23 juillet 1944 à Gramat en compagnie Colonel Colignon et de Watney dit « Michel » officier anglais du SOE (Spécial Opérations Exécutive). La chance dut lui sourire encore une fois, car traîné d'interrogatoires en interrogatoires, il eut la vie sauve grâce à un simulacre d'exécution à Toulouse. Certaines personnes ont dit qu'il était à la recherche d'un commandement, pour se ménager une place au soleil à la libération. La politique a toujours su se frayer un chemin dans le chaos pour en cueillir les fruits lorsque l'ordre revient.

Dans le village il fallut faire de la place, partager et se débrouiller.

Des gens vinrent de Pologne, du Nord, de l'Est. Ils travaillèrent dur chez les agriculteurs ou chez les artisans pour survivre. Une partie du personnel de la ligne Maginot fut hébergée à la maison Bayle, des couturières très distinguées vécurent quelques mois dans une toute petite mesure au Bout du Lieu. Une petite fabrique de tricots fonctionna dans le bourg. Nous faisons le café avec de l'orge grillé, le sucre était rare. Les familles expédiaient aux prisonniers des colis de conserves de lapins de garennes pris au furet. Les gardiens teutons par souci d'hygiène les goûtaient au passage ou les volaient. Nous faisons durer les chaussures par des « rafistolages » à base de vieux pneus. Les vélos roulaient avec du foin en guise de chambres à air. Les quelques véhicules qui n'avaient pas été réquisitionnés fonctionnaient au gazogène. Cependant nos boulangers se sont toujours arrangés pour fabriquer de temps en temps du pain blanc pour tout le monde. Les grosses fermes rétribuaient les aides dans les champs avec quelques pommes de terre ou des volailles. La nuit au fond de la campagne, des

animaux étaient sacrifiés, débités et distribués au nez et à la barbe des milices. Il y eut beaucoup de solidarité entre habitants et réfugiés. Certains n'ont pu revoir leur pays, ils dorment dans notre cimetière. Les Théminois leur ont laissé une place encore une fois près d'eux. Lorsque la reddition fut signée le village fit une grande fête. Monsieur le curé dut élever la voix pour que les sonneurs de cloches mettent moins d'ardeur à sonner la victoire. Il craignait que cela ébranle le clocher. Il fit surtout des réflexions sur la consommation d'alcool qui était déconseillée dans la maison de dieu où il était seul autorisé à le faire et encore modérément. Nous trouvons encore dans les opes des murs près des cloches des bouteilles vidées ce jour-là. C'est un témoignage historique. Après tant de privations une nouvelle ère débuta. Ce soir-là on dansa toute la nuit avec les nouveaux airs américains en mâchant des chewing-gums. Les jupes des jeunes filles en toile de parachute virevoltaient légères et un tantinet transparentes. Les jeunes garçons portaient des pantalons de golf, des vestes d'aviateurs et fumaient des cigarettes toutes prêtes et parfumées. Le retour des prisonniers ternit la joie de la paix retrouvée. Leur tête exsangue était pleine de cauchemars, ils décrivirent avec un regard perdu dans les brumes de l'Est les portes de la mort dans un enfer de cruauté où l'homme a dépassé l'inimaginable.

Je remercie Madame Marguerite Ayrat pour son concours à la rédaction de ce chapitre. Elle m'a renseigné avec beaucoup de gentillesse sur des précisions, de dates, de lieux de noms. Je pense qu'elle y a trouvé le plaisir de raconter malgré les mauvais souvenirs une période de sa jeunesse et de sauver de l'oubli tout ce passé si riche.

Inquiétude pour une sacrée facture

Nous revenons pendant la guerre mais pour un petit conte qui pourrait être de Noël

Marguerite remplace Monsieur Igonnet, facteur assurant la tournée de la partie ouest du village. Car en 1939 il y a deux facteurs qui distribuent le courrier. Le pauvre Monsieur Igonnet est rappelé sous les drapeaux et fait prisonnier par les Allemands. Il s'évadera par la suite avec la complicité d'un cheminot qui le reconnut pendant son transfert vers les camps dans le Nord de la France. L'autre facteur est Jean Terrou pour la partie Est. Marguerite est une fille consciencieuse et s'applique dans sa nouvelle tâche. Son papa, Monsieur Céré connaît bien ce métier puisqu'il l'a pratiqué. Il ne tarit pas de recommandations. Mais ce jour-là elle rencontre peut-être Robert en chemin, il lui fait les yeux doux. Il y avait une lettre pour le presbytère quand elle a fait le tri, elle n'est plus dans la sacoche au moment de la distribuer. Où diable, oh pardon, où est passée cette enveloppe. On ne rigole pas aux PTT, on a pas le droit de perdre le courrier, il est sacré, surtout celui-là. Elle est inquiète, elle repasse partout où elle a distribué. Elle arrive chez Joséphine et Justine Donnadiou. Je ne vous les présente pas, vous les connaissez déjà. Justement elles sont en train de se chamailler :

– « Tu vois bien à force d'aller à l'église tu as dû faire une commande sans t'en rendre compte et voilà il faut payer !

– « Oh mais toi tu n'uses pas l'eau du bénitier, tu iras en enfer je pense. Je suis âgée mais je sais ce que je fais. Ce n'est pas moi qui ai commandé tout ce monde. Il y a une sainte Vierge, un saint Joseph, un âne, un bœuf, des rois Mages, un petit Jésus, un ange qui dit merci, un berceau, ça fait cher. Mais pourquoi ils nous envoient la facture ? »

Ce genre de conversation rassure de suite la factrice distraite.

– « C'est de ma faute, dit-elle, en vous donnant le courrier cette lettre est restée collée aux autres, c'est une facture pour Monsieur le curé »

L'incident est réparé sur-le-champ et Monsieur le curé a bien voulu pardonner ce petit péché. Voilà ce qui était arrivé à la crèche que l'on voyait il y a quelques années pour Noël dans l'église.

Un moyen pour attirer l'attention

Cette petite histoire m'a été contée par Marguerite Ayrat. Elle met en scène encore une fois celui que l'on appelait Paulo le fou et les lavandières du village.

Une jolie source bâtie coule près des deux ponts au bord de l'Ouyse. Elle comporte un réservoir couvert muni d'une pompe en cuivre où le village venait s'approvisionner en eau potable avant l'ère des citernes. Un bassin équipé de lavoirs en pierres inclinées permettait d'y faire la lessive lorsque les eaux du ruisseau étaient froides.

Ce jour-là quelques dames frottent du linge en discutant entre les coups de battoirs. Paulo en quête d'un auditoire à ces discours délirants est attiré par ce petit groupe. Son arrivée est mal accueillie et d'un commun accord les dames décident de faire semblant de ne pas entendre les tirades du « fada ». Voyant que les dames font peu de cas de ces mises en alerte sur les dangers de l'arrivée imminente des bolcheviques, la démission quasi certaine du gouvernement actuel et tout un tas de malheurs, il monte sur le mur au-dessus du lavoir afin d'être mieux entendu. Le groupe est toujours sourd à son discours. La moutarde lui monte au nez, on dit maintenant « qu'il pète un câble », il prend son élan et saute au milieu du petit bassin. Une gerbe d'eau arrose copieusement les lavandières. Elles se redressent vivement en criant et se vengent en chassant le fou à coups de linge mouillé ou de battoirs. Celui-ci est obligé de battre en retraite devant l'incrédulité devenue violence humide. Il s'enfuit vers d'autres théâtres plus accueillants tandis que les dames sont contraintes de rentrer chez elles pour se changer.

Un petit nid chez soi

C'est toujours Paulo qui a des idées folles

Ce matin-là, Noémie, sa voisine est réveillée par des coups de hache. De sa fenêtre elle découvre Paulo « le fou » en train de couper des branches dans le magnifique frêne qui orne depuis longtemps le devant de sa porte.

– « Mais c'est pas la saison pour tailler cet arbre ! » lui crie-t-elle

– « La saison est un peu passée mais je fais le nid » lui répond-il.

La dame est assez étonnée par cette réponse et passe le reste de la journée à épier son voisin, impatiente de connaître le résultat de ce travail acharné. Le haut du tronc débarrassé des plus grosses branches, l'homme-oiseau y installe une poulie, des cordes, des garde-fous (c'est normal) et au grand étonnement de sa voisine installe un lit complet. Le village immédiatement informé vient voir ce campement inédit. Ça vaut le spectacle. Une échelle de fabrication rudimentaire donne accès à une plateforme où un lit est installé sous des parasols du siècle passé. Ce soir-là, le roi de France n'a jamais eu autant de monde pour assister à son coucher. Le dormeur sylvestre vêtu d'une longue chemise de nuit et d'un bonnet à pompon réussit à se hisser doctement sur son lit ignorant les curieux tordus de rire. Ils ont même droit à un petit air d'harmonica en guise de berceuse puisque Paulo en joue fréquemment.

Ainsi Noémie voit son voisin aller au lit tous les soirs, jusqu'à cette nuit où un orage met fin au spectacle. Un vent furieux se lève vers minuit. Il emporte les vénérables parasols et abat l'échelle. Le pauvre homme appelle au secours mais personne ne l'entend tandis que la grêle et la pluie transforment son nid en douche forcée. Au petit matin du secours le délivre de sa situation aérienne. La vilaine voisine ne peut s'empêcher de lui demander si la couvée était perdue et que dans ce cas ce n'était pas grave.

COMMENT SE FAIRE REMARQUER

C'est encore lui qui a eu une idée surprenante pour se faire remarquer.

Ce matin, le froid a envahi la vallée de l'Ouyse. Le ruisseau coule entre des herbes givrées et un léger brouillard s'élève au-dessus de l'eau. Quelques lavandières, courageusement, se sont installées au lavoir des deux ponts où l'eau est plus chaude que celle du cours d'eau. Les conversations vont bon train sur le froid qui a surpris par son arrivée précoce, le prix de l'épicerie qui augmente toujours et les revenus en baisse. Enfin ce sont toujours les mêmes problèmes qui sont évoqués en ce lieu. Les petites nouvelles du village y sont colportées et commentées. Le bruit des battoirs et du ruisseau couvre à peine le son d'un harmonica qui annonce l'approche de Paulo.

– « Tiens, il ne manquait que lui pour nous gêner la matinée, faisons semblant de l'ignorer comme ça, il partira » se dirent entre elles les dames.

Paulo se hisse sur le réservoir de la fontaine avant de souhaiter un bonjour grandiloquent à la petite assistance. De ce perchoir il surplombe le lavoir. Les lavandières ne parlent plus. Elles semblent très occupées par leur lessive. Le fou entame un discours sur la condition des femmes dans des pays imaginaires. Au bout d'un moment il mesure le désintéressement le plus total de son auditoire. Même en élevant la voix il n'arrive pas à passer pour une vedette. Vexé, il se met à gesticuler, puis prend son élan et saute à pieds joints au beau milieu du lavoir éclaboussant ainsi tout le monde. Les dames, surprises, toutes mouillées, le souffle coupé, assistent sans réagir à la fuite du perturbateur ricanant. Il est déjà loin lorsqu'elles lui promettent, en brandissant leur battoir, une bonne correction la prochaine fois. Paulo a compris que ce site n'était plus fréquentable pour s'exprimer et qu'il allait en trouver un autre.

PAUVRE PÊCHEUR

Autrefois la période des fêtes de Pâques mobilisait la population très pratiquante de notre région. Monsieur le curé confessait les dames en début de la semaine sainte et les hommes le vendredi et le samedi. Les enfants de chœur et les dames préparaient l'église avant le jeudi. Des prières en commun étaient organisées toute la semaine. Le jeûne était observé, il ne fallait pas faire de lessive, le jeudi et le Vendredi saint.

Mon oncle et ma tante vivaient chichement de leur travail de métayers dans une petite ferme du causse. Ils eurent le malheur de perdre leur unique enfant dans sa première année. Leur vie : c'était la routine des travaux agricoles, la religion, quelques rares fêtes de famille, mais une grande affection entre eux deux.

Tous les dimanches, ils allaient à la messe et observaient les sacrements de l'Église. Cette année-là mon oncle avait vendu une paire de jeunes bœufs destinés au travail. Ils les avaient domptés au joug et rendu dociles. Cependant au cours de ce délicat apprentissage il s'était rendu compte que l'une des bêtes avait un défaut préjudiciable pour la qualité du couple dans l'avenir. Il omit d'en avertir l'acheteur.

Ors quelques jours après la transaction c'était Pâques. Le Jeudi saint il fallut en parler à Dieu dans le confessionnal. Mon oncle, à ce moment-là, eut la maladresse de se vanter de sa tromperie au lieu de s'en confesser avec regrets. Nous ne savons pas si c'est l'accumulation de deux péchés ou si le représentant de la justice divine était parent de l'acheteur mais l'absolution ne fut pas accordée. Tonton regagna son logis très inquiet. Il se confia à son épouse.

«— Mon dieu quel malheur ! Mais qu'est-ce que l'on va devenir s'il t'arrive quelque chose. Si tu meurs d'une crise cardiaque tu vas directement en enfer ! Et que vont dire les gens s'ils ne te voient pas faire la communion dimanche. » Se lamenta ma tante. Ce fut une nuit effroyable où les deux chrétiens imaginaient les démons gambadant autour de mon oncle empalé sur une broche au milieu d'un feu. Le matin, les yeux rougis par les pleurs ma tata s'en fut voir monsieur le curé pour obtenir une deuxième confession afin que le cas soit réexaminé et la sanction moins lourde. Le divin fut plus clément. Le fautif put passer des fêtes de Pâques l'âme en paix. Lorsque vous faites une bêtise ne vous en vantez pas ça double la sanction.

La légende de Palat

Pourquoi ne pas imaginer une légende ? Le paysage reposant du lieu, sa beauté, n'inspirent pas un drame. Et pourtant à y regarder de plus près les mauvaises fées sont passées par-là.

En patois « un palat » c'est un palais. Il y a bien longtemps, lorsque les fées venaient se mêler discrètement de nos affaires, à la place de la petite maison de campagne dans ce joli val s'élevait un magnifique palais. Ce n'était pas un château, mais un bâtiment de pierres blanches dont les jolies fenêtres s'ouvraient sur le soleil levant. De multiples jets d'eau animaient les massifs où des fleurs délicieusement parfumées s'épanouissaient. Les oiseaux y faisaient entendre de merveilleux concerts. Deux jeunes filles, l'une blonde, l'autre brune, grandissaient insouciantes auprès de leurs parents dans cette belle demeure. Elles aimaient aller se mirer dans l'eau de l'Ouysse qui coulait entre les roseaux dans le fond de la vallée. Or, un jour le miroir naturel qui reflétait leur image se rida légèrement et le visage d'un jeune homme apparut. Leur petit cœur se mit à battre, tandis qu'un sentiment nouveau créa un grand émoi dans leur esprit. Derrière elles un cheval blanc monté par un cavalier vêtu comme un page venait de s'arrêter. Le fils du seigneur de Thémines était tout ébloui par la beauté des demoiselles. Il fit une révérence en ôtant son chapeau, signe d'une bonne éducation et leur demanda à qui il avait l'honneur de saluer. Elles répondirent en même temps en rougissant : « Toinette, Emine » Cela faisait Thémines « Ce n'est pas un prénom ! » fit remarquer le visiteur. Enfin la blonde se nomma « C'est moi Toinette » « et moi c'est Emine » surenchérit la brune. Elles se bousculaient en riant pour être mieux vues du beau garçon. « Nous habitons le palais derrière les arbres précisèrent-elles » en rougissant. Ainsi le jeune homme prit l'habitude de venir leur rendre visite de plus en plus souvent. Il tombait amoureux des deux mignonnes. Celles-ci étaient si heureuses de le revoir que leur pensée en était de plus en plus occupée. Puis la jalousie sournoise vint torturer les jeunes cœurs. Il y avait deux sources près du palais où les jeunes filles aimaient se reposer, et méditer. Chacune avait la sienne. Plus les visites du seigneur étaient fréquentes et plus les sources recevaient des confidences. Jusqu'au jour funeste où elles invoquèrent la fée malfaisante des eaux. Celle-ci ne se fit pas prier, il accourut immédiatement. « Que puis-je faire pour vous être utile mademoiselle » Grinça-t-elle en sortant de l'onde des deux côtés sous la forme d'une vilaine libellule. Emine demanda qu'un gros bouton poussât sur le nez de sa sœur, tandis que le souhait de Toinette serait l'apparition d'une rougeur disgracieuse en plein milieu du front d'Emine. Ainsi la jalousie prit le pas sur l'amour fraternel. De vengeances en vengeances ce fut l'escalade de la violence, jusqu'à l'irréparable. Elles s'empoisonnèrent avec un élixir fabriqué par le vilain insecte. Elles étaient devenues tellement laides que le jeune seigneur les avait abandonnées et leurs parents en étaient morts de chagrin. La fée s'en est allée dans d'autres lieux porter le chagrin. Mais les deux sources pleurent toujours leurs confidentes et de temps en temps les jets d'eau de l'ancien palais à jamais disparu, se remettent en marche, après de gros orages, dans la petite vallée de Palat. Allez donc voir, vous penserez qu'il est possible de mourir d'amour en constatant ce curieux phénomène.

Les gens qui passaient

Lorsque j'étais enfant mes parents exploitaient une petite ferme dont la grange s'élevait au bord de la route nationale 140. Ce bâtiment servait souvent de gîte pour la nuit à des vagabonds. Ils venaient de loin ou du village d'à côté mais cela éveillait ma curiosité avec une pointe de crainte. Cela se passait en 1947 environ.

Il y avait les habitués. Un maçon de Rudelle, vieux garçon, ami de mon père, passait souvent la nuit du samedi au dimanche voir plus dans le foin de la grange. Il s'y reposait des parties de billard ou de cartes de la soirée. En fait, c'était surtout la boisson qui le fatiguait. Des fois un personnage aussi fêlard que lui dormait en sa compagnie n'osant pas rentrer à sa maison, se donnant ainsi un délai pour affronter les reproches de son épouse. Le maçon était une « armoire à glace », avec une voix forte. Il louait ses services pour réparer les murs, étancher les citernes, construire des petites étables. Sa force était à la hauteur de son adresse. Il s'entendait avec son client pour le prix, le couvert et le gîte au bistrot du coin en vidant une chopine. Il possédait pour se déplacer une moto. C'était une petite machine qui faisait mon admiration. Comment pouvait-elle transporter un homme aussi lourd avec un moteur aussi petit ? Elle ferait le bonheur d'un collectionneur d'aujourd'hui. Quant à son compagnon de beuverie, c'était un agriculteur qui ne rentrait chez lui que pour dormir ? Le ménage ne devait pas tourner très fort. Lui se déplaçait à pied avec de bonnes chaussures ferrées. Il n'avait pas son pareil pour accoucher les animaux lorsqu'il y avait des problèmes. Il allait de fermes en fermes louer ses services contre un peu d'argent, ou un repas. Il était fameux pour construire les murs en pierres sèches, donner des conseils pour les travaux agricoles. Il aimait faire des farces pas toujours de bon goût. Il aimait les enfants, mais leur faisait faire des bêtises pour enrager les parents. Ainsi, alors qu'il reconstruisait un mur près de chez nous, il me donna comme conseil pour devenir un homme rapidement, d'apprendre à jurer. Les plus gros jurons communément employés furent vite assimilés, cependant, le ton n'y était pas. Il fallait, sur ses conseils, que les jurons soient dits hauts et forts et répétés inlassablement même à la maison où maman serait fière d'avoir enfin un grand garçon. En bon élève et pressé d'être enfin dans la cour des grands je répétais mes cours avec application. Maman eut envie en m'entendant de garder un petit enfant bien élevé et surtout bien corrigé. La sanction fut mémorable. J'appris à mes dépens à ne plus faire confiance aux gens qui promettent la lune. Ce personnage était connu par sa gourmandise. En hiver, lorsque les cochons gras étaient sacrifiés, comme par hasard, celui-ci proposait ses services pour aider à immobiliser la pauvre bête sur le banc du supplice. Puis il participait à la préparation, et surtout à la fonte des « fritons » afin de manger les « tasses » autrement dit un petit bout de chaque préparation pour goûter. Cela faisait au moins une cinquantaine de bons repas assurés dans le village. À l'époque nous mangions de la soupe à chaque repas, le matin, à midi et le soir dans une assiette creuse. Lui, il remplissait son écuelle plus haut que les bords. Certains lui demandaient s'il n'avait pas encore trouvé d'assiettes à ridelles. Lorsque la soupe était engloutie avec des aspirations bruyantes, il versait le vin de façon qu'une cuillère renversée dans la calotte de faïence disparaisse. C'était le « chabrot ».

Parmi les gens qui passaient, il en était un surnommé « le pauvre trois chapeaux ». C'était un colporteur. Il passait deux fois dans l'année seulement dans les hameaux. Son équipement se résumait à une grande caisse en bois pendue à une large bretelle. Les dames accouraient à son arrivée dans la ferme en faisant taire les chiens. « Approchez mon pauvre monsieur, qu'avez-vous de nouveau cette fois » disaient-elles toutes émoustillées par la curiosité, en serrant la

monnaie économisée à la barbe du mari. Le commerçant ouvrait son étalage avec élégance comme s'il eut présenté un trésor. Une multitude de petits objets aussi utiles qu'indispensables, bien rangés s'offraient à la vente. Il y avait : des pierres à briquet, des mèches de lampes à huile, les premières ampoules pour lampe de poche, des boutons multicolores de vêtements de la dernière mode paraît-il, du fil de grande solidité pour réparer toutes sortes de tissus, des cartes postales pour amoureux, les dernières chansons à la mode, des rubans, des petits sifflets avec un réservoir dans lequel on mettait un peu d'eau et dont le son imitait le chant du rossignol, des onguents contre les douleurs tous garantis par le docteur Machin, enfin tout un bric-à-brac où les clients trouvaient l'introuvable. Le personnage était pittoresque, barbu aux petits yeux malins, sachant toutes les nouvelles du pays, les bonnes, les mauvaises et surtout les secrètes. Il portait trois chapeaux car ils étaient tous percés mais pas au même endroit, de même pour ses pantalons. Son élocution était étonnante même en patois, il me faisait penser à un personnage de « sans famille » d'Hector Malo. En plus du prix de sa marchandise il quémandait un bout de pain et si possible un bout de lard sachant bien qu'en général il était invité à partager le repas. Dans notre pays les habitants étaient hospitaliers.

Les bohémiens s'installaient dans la prairie, ou dans un communal herbeux afin que l'animal qui tirait la roulotte puisse paître. Le campement installé, les hommes fabriquaient des paniers ou rempaillaient des chaises, les femmes partaient vendre, livrer les chaises, et dire la bonne aventure. Ma mère se prêtait de temps en temps en cachette à ce jeu. C'est ainsi que j'entendais : « Ah ! Ma pauvre dame je vois que du bonheur pour bientôt, une rentrée d'argent importante vous permettra de sortir de la misère. Vous savez les temps sont durs pour tout le monde, ma pauvre dame, tenez, voyez, mon mari est malade, mes enfants aussi, notre cheval boite, et notre roulotte est en mauvais état vous n'auriez pas une petite pièce pour payer le docteur ». Malgré la modeste somme glissée dans la main de la dame brune aux grands yeux noirs les remerciements étaient éloquents « Merci beaucoup ma brave dame le bon Dieu vous le rendra » tandis que le regard sombre faisait en vitesse le tour de ce qui pouvait être réparé ou marchandé. Je ne dis pas volé, car je n'ai jamais constaté ce délit malgré les mauvaises langues. Par contre il arrivait que des vols soient constatés lors de leur passage afin de les supposer coupables. Les menus larcins se résumaient à quelques braconnages, à la chasse aux hérissons, aux écureuils, quelques ferrailles enlevées et revendues au ferrailleur du coin. Par contre les enfants étaient bien élevés, instruits, souvent d'excellents musiciens. Ayant souvent séjourné dans le village, ils connaissaient tout le monde et inversement nous pouvions les appeler par leur prénom.

Certains, tenaient un petit cirque. Ils organisaient un spectacle sur la place ou dans l'école. Ainsi j'ai vu le premier ours des Pyrénées, des singes, dont un petit qu'une dame allaitait à son sein comme un bébé. C'était souvent une chèvre savante qui savait compter mieux que moi, un lièvre champion de la batterie, un perroquet bavard qui parlait quand il ne fallait pas, les vedettes du spectacle. Le spectacle de femmes aux danses orientales, vêtues de voiles presque transparents et à peine propres aux couleurs rehaussées par une lampe magique avait l'heur de plaire aux hommes.

Les fous de Leyme faisaient des fois une pause dans leur cavale pour passer la nuit dans notre grange. Bien souvent, dans leurs récits, ils se plaignaient de ceux qui les avaient enfermés pour profiter de leurs biens. Mes parents bien qu'inquiets leur donnaient à manger, et les autorisaient à dormir dans le foin à condition qu'ils confient le briquet ou les allumettes ainsi que le tabac s'ils fumaient à mon père. J'appris ainsi le mot aliéné.

Le rémouleur rétameur faisait de temps en temps le tour des maisons pour affûter les couteaux et étamer les couverts en fer. Son art nous captivait car il s'installait devant l'école. Je me souviens de l'odeur âcre de l'acide dans laquelle il trempait les fourchettes et cuillères afin de

les étamer. C'était un miracle de transformer un bout de ferraille en un objet brillant, tout neuf. Il avait une vieille roulotte tirée par un cheval maigre. Pourtant à force d'économiser et de travailler il mourut très riche.

Le « pillaro » passait après le sacrifice des oies et des canards. Il ramassait les vieux chiffons mais surtout les plumes de ces volatiles à condition qu'ils fussent plumés sans utiliser d'eau chaude, c'est pas facile. Il marchandait ces produits contre un peu d'argent mais surtout des assiettes creuses spéciales à « chabro » Il s'en cassait beaucoup lors des battages ou lorsque le mari mécontent ne trouvait pas la soupe à son goût. Sa voiture une Trèfle ou une Rosalie faisait le bruit d'une perceuse.

Son copain, avait aussi une vieille automobile, mais passait plus souvent. De sa voix de ténor il s'annonçait sur la place du village : « Peaux de lapins, sauvagines, ferrailles à vendre » À cette époque les lapins étaient dépouillés avec soin et les peaux mises à sécher tournées à l'envers, tendues par une tige de bois flexible enfilée dans la dépouille. Il en était de même pour les peaux de renards, martres, fouines, belettes. Ce commerçant avait une drôle d'odeur que je prenais pour celle des sauvagines. Il disait toujours que le marché n'était plus ce qu'il avait été et par conséquent il ne payait plus autant. Il échangeait aussi avec des assiettes creuses en faïence de Digoin. C'est ce que je lisais pendant les repas lorsque je retournais l'assiette pour manger la confiture mélangée à du fromage blanc.

La dame matelassière arrivait le matin par la « rurale ». Ce transport de personnes et de courrier venait de la gare d'Assier et se dirigeait vers Lacapelle Marival via Anglars. Il transportait peu de monde mais toujours une ou deux personnes ; Il s'arrêtait devant la poste. Donc la matelassière, au physique assorti, prenait son petit chariot dans la malle de la « rurale » et allait chez son client refaire un matelas, en fabriquer un ou tourner les draps. Cette dernière opération consistait à couper la pièce de tissus usée au centre, en deux, dans le sens de la longueur et coudre les bords ensemble afin que la nouvelle pièce de tissus ait les bords usés. Cela faisait durer le linge de lit, il fallait le trouver ! Elle avait un bon coup de fourchette ce qui expliquait ses rembourrages et appréciait aussi un petit verre de vin pour entretenir sa couperose. Sa cardé à laine produisait aussi beaucoup de poussière et était dure à pousser. Cela expliquait sa soif. Son travail était sans reproche et de qualité.

De temps en temps passaient des mendiants et des pèlerins se dirigeant vers Rocamadour ou St Jacques de Compostelle, c'est Monsieur le curé, un saint homme qui se chargeait de leur accueil.

Les ramoneurs étaient souvent des gitans qui, à l'approche de l'hiver, trouvaient l'occasion de gagner quelques pièces. Les gens, en général, ramonaient leur cheminée avec un petit genièvre fixé au bout d'une perche. Ils oubliaient quelques fois de le faire. Ainsi on assistait à des feux de cheminée assez spectaculaires.

Les représentants étaient des marchands de tissus et de vêtements de la fabrique des Quatre Routes. Ils passent encore.

Les grandes foires, autrefois, attiraient des troupeaux d'animaux que des valets de ferme guidaient le long des routes pendant de nombreux jours. Cela se disait dans ma jeunesse par des personnes qui avaient participé à ces déplacements. Beaucoup d'animaux se perdaient et les bouviers avaient toutes les peines du monde à les retrouver.

Manger maigre le vendredi.

Cette histoire m'a été contée par une cousine de Rueyres. Elle est véridique. Cela s'est passé à Anglars.

Ma grand-tante Germaine vivait avec son oncle handicapé et très vieux dans une grande maison en banlieue du petit village d'Anglars. Elle était très pieuse.

Il était une tradition familiale qui consistait à lui faire chaque année sa provision de bois de chauffage. Pour cela, ses neveux convenaient d'un jour et partaient dans les bois pour abattre et débiter des grands arbres désignés par la propriétaire. Mon père faisait souvent partie de l'équipe. Mais cette fois-là qui tombait un vendredi, il trouva un alibi pour ne pas manger de poisson. Donc ses deux cousins Marius et Raymond firent le sacrifice d'aller bûcheronner sans lui. Lorsque les cloches sonnèrent midi nos deux hommes abandonnèrent la forêt et se mirent à table chez la tante. Le grand air donne de l'appétit. La soupe fut rapidement avalée ainsi que les deux sardines qui suivaient. Un fromage très sec vint signifier que le repas touchait à sa fin. Cependant l'estomac des neveux réclamait un supplément surtout que nos deux bûcherons avaient repéré en entrant une perche de saucisse sèche à point qui pendait au plafond.

– « Dites tante, un bout de cette saucisse nous ferait plaisir. Nous avons encore un peu faim !

– Il en est pas question, aujourd'hui c'est vendredi, il faut manger maigre mes enfants »

Il y eut une discussion très animée que le vieil oncle rompit. Lui aussi était intéressé par la salaison sauf qu'il était obligé de la rouler longtemps dans la bouche n'ayant plus qu'une dent pour la mâcher.

– « Enfin, Germaine, il n'y a rien de plus maigre que cette saucisse sèche. Ce n'est pas un péché que d'y goûter. » Cria l'ancêtre. La pieuse femme finit par se laisser convaincre et les deux compères firent le péché de gourmandise. Le dimanche suivant Germaine eut recours à son confesseur pour ôter un doute de sa conscience.

Des truites à l'huile de noix

Cette anecdote m'a été contée par un habitant de Théminettes qui connaissait très bien les héros de cette affaire.

Si le titre vous inspire la découverte d'une nouvelle recette de cuisine vous allez être déçus. Je ne pense pas que ces deux ingrédients soient compatibles pour préparer un excellent plat.

C'était à l'époque où le moulin de Lacarrière « trouillait » encore les noix. En clair, lorsqu'il écrasait les cerneaux et en extrayait la fameuse huile. À la saison, les noix ramassées, séchées, et « dénoisillées » arrivaient à plein sacs au moulin. Deux ouvriers, Pierre et Jean s'activaient autour des machines pour contenter tous les clients. Ils étaient très vaillants et faisaient du bon travail. Cependant des mauvaises langues racontaient que parfois ils détournaient un peu du précieux liquide. Ainsi ce jour-là deux clients de Théminettes, avertis de ce défaut vinrent avec leurs cerneaux pour en faire de l'huile qui serait intégralement ramenée à leur domicile grâce à leur vigilance. Tandis que l'ouvrage allait bon train, les quatre personnages engagèrent la conversation ; Ils parlèrent du temps, des prix qui augmentaient (déjà), de la qualité du restaurant du village, de la façon qu'il avait de préparer les truites. Pierre et Jean constatèrent que ce sujet faisait saliver les gens de Théminettes.

« – Je pense que Madame Calle ne refuse pas de préparer les truites que les pêcheurs lui apportent » assura Pierre. « – Si j'avais le temps j'irais bien attraper avec le filet ces deux ou trois truites que je vois tous les jours sous la souche de vergne en face. C'est vrai que l'on commence à en avoir assez de manger ces poissons » Surenchérit Jean. Les machines tournaient, la pendule aussi. Elle indiquait onze heures. La pensée de déguster une bonne truite légèrement farcie de mie de pain humectée de jus de lardons frits, délicatement parfumée d'ail et de persil, le tout ayant cuit avec une noix de beurre faisait monter l'appétit et la gourmandise chez les deux clients. Un filet plié dans un recoin du moulin semblait les narguer. N'y tenant plus ils l'empruntèrent et abandonnèrent la surveillance pour capturer les salmonidés. Les eaux vives de l'Ouyse surent protéger leur faune, car les deux braconniers virent les poissons mais jamais dans le filet. Pendant ce temps, dans le moulin, un litre d'huile de première qualité tiré au goulot de la presse disparaissait sous un tas de sacs. Il était temps car les pêcheurs bredouilles reprenaient leur poste de surveillance. Les deux ouvriers sauraient bien convertir leur larcin en menue monnaie. « – Vous arrivez juste à temps pour assister à la première coulée » assura Pierre en faisant un clin d'œil à son complice. Le repas chez madame Calle fut sans truites. Il y eut tout de même un peu d'huile de noix dans la salade. Bien entendu, au vu du rendement, les ouvriers « intègres » expliquèrent que les noix, cette année, étaient plus sèches que d'habitude. Tout le monde s'en plaignait. Quant aux truites, le peu de tourteau de noix qui se perdait dans les eaux les rendait plus agiles pour se dérober. La gourmandise est mauvaise conseillère parfois.

Ce qui restait du moulin en 2008. Le pressoir et la poêle devant la cheminée. Le moule en pierre recevant les sacs de mouture de cerneaux est toujours en place.

Un parachutiste Théminois.

Cette histoire me fut contée lorsque j'étais petit c'est-à-dire en 1948 environ. Les parachutages quelques années avant pour approvisionner le maquis avaient marqué les mémoires. Cependant ce parachutiste n'avait rien à voir avec les événements de la fin de la dernière guerre mondiale.

Le parachute fut imaginé dans l'antiquité par les Grecs, ensuite par les Arabes, par Léonard de Vinci et enfin réalisé par André – Jacques Guarnerin en 1796. Il le testa d'abord avec des animaux puis il sauta avec le 22 octobre 1797 depuis un ballon à 915 m d'altitude au-dessus du parc Monceau à Paris. C'est le 1er mars 1912 qu'il fut utilisé la première fois à partir d'un avion.

Ainsi cet événement fut révélé par la presse comme un exploit de première importance. Le papa de Marius Couli habitant au Trincat et se tenant au courant des informations en lisant les journaux de l'époque tomba sur l'article. Troublé par cette découverte, il fit le rapprochement avec une constatation. Il avait remarqué que lorsqu'il faisait du vent son grand parapluie l'emportait presque. « Pourquoi ses gens ont-ils mis si longtemps à mettre au point cette invention alors qu'un grand parapluie solide pouvait faire l'affaire » se disait-il. Grâce à son imagination il avait trouvé un moyen simple et économique d'amortir la chute d'un corps qui tombe d'une grande hauteur.

Petit à petit l'idée le poussait à faire un essai, mais la peur était trop forte.

Un jour, n'y tenant plus, armé de son grand parapluie tout neuf, il choisit un arbre facile à gravir. « Pour commencer, il vaut mieux être prudent et s'élancer d'une branche pas trop haute afin de limiter les risques de se rompre quelque chose » se dit-il. Le parapluie bien tenu, ouvert dirigé vers le ciel le personnage se jeta dans le vide. Il sentit une certaine résistance puis un claquement sec se fit entendre. Le contact brutal avec le sol lui fit comprendre que le parachute improvisé ne convenait pas. Il gisait près de lui tout retourné. Heureusement un peu de foin avait amorti la chute. L'essai se solda par quelques douleurs. C'était sans compter sur le voisin qui ayant vu la scène s'empressa de mettre le village au courant.

« Le père Couli est devenu fou, il saute du haut des arbres avec un parapluie » disait-il partout pour faire rire. Pourtant la recherche : c'est sérieux, tout le monde ne peut pas comprendre.

Le parachutiste d'un jour ne recommença plus son essai. Il avait horreur des premières voitures et lorsqu'elles passaient tout près de lui il leur donnait un coup de canne. Il mourut écrasé par ce qu'il avait en aversion.

SAUVÉ PAR SON SANG-FROID

Cette histoire circulait à mots couverts le soir à la veillée entre personnes de confiance car les personnages avaient encore de la parenté dans le village. Donc, nous respecterons la confidentialité du récit.

Un soir de foire, un important éleveur du village rentrait chez lui (nous allons l'appeler Joseph). Il était fatigué par la longue marche que le déplacement d'une paire de bœufs avait nécessitée pour aller les vendre à Assier. Les bêtes étaient belles et les cours étaient au plus haut. Dans la poche intérieure de sa veste dormait un gros portefeuille en cuir rempli de billets de banque. La nuit arrivait et l'orée de la dernière forêt, avant sa grosse ferme était déjà plongée dans l'obscurité. Est-ce par prémonition qu'il devina la présence d'un être dans son proche environnement. Cela lui donna un frisson glacial dans le dos et fit fonctionner son esprit de conservation à toute vitesse. Il avait bien un vieux pistolet à son domicile qu'il faisait suivre autrefois lors de déplacements périlleux. Les temps avaient changé, les routes étaient plus sûres et la vieille arme qui ne marchait peut-être plus était restée dans le tiroir de la table de nuit. Il porta instinctivement la main dans sa poche pour en retirer le couteau. « – On ne sait jamais » se dit-il C'est alors qu'un personnage, le visage dissimulé par une vilaine écharpe surgit devant lui armé d'un gourdin.

« – Halte-là, la bourse ou la vie ! » dit-il d'une façon hésitante. Malgré la voie déguisée, Joseph devina l'auteur pas très courageux qui était connu pour de menus larcins. À la place du couteau, il y avait la vieille grosse pipe. Sans la sortir du vêtement il l'empoigna par le foyer et dit d'une voix forte : « – Si tu approches, je te transperce de part en part avec le pistolet que je tiens dans ma poche et qui est actuellement dirigé vers toi. Méfie-toi il est armé et prêt à partir. » L'apprenti détrousseur, malgré le peu de lumière du jour déclinant vit la forme d'un canon pointé sur lui. Il sauta sur le côté, enjamba une clôture et s'enfuit à toutes jambes loin de son forfait loupé.

Joseph rentra chez-lui tout tremblant. Il raconta son aventure à son épouse en lui recommandant de n'en rien dire à personne. C'est ainsi que le secret fut colporté de chaumières en chaumières. « Vous ne savez pas ce qui est arrivé à Joseph l'autre jour et bien il a failli mourir. C'est grâce à sa pipe qu'il est encore vivant. » Moralité : si vous voulez rester vivant ne cassez pas votre pipe. La femme à Joseph vous dira la suite. Quant au détrousseur il fut reconnu par tout le monde. « Ah, je vois qui c'est. Mais bon, il ne faut pas le dire, sa famille serait malheureuse de le savoir. » Tout le monde savait, mais c'était jamais le même.

Pourtant c'est une histoire vraie, enfin chut, il ne faut plus en parler. Seul Joseph en a gardé un mauvais souvenir.

CA VA PÉTER

Cette anecdote m'a été contée par mon ami Michel qui, s'il nous regarde en rit encore.

Michel était un bon bricoleur, un peu touche à tout pour voir. Son voisin Bernard entrepreneur de travaux public lui demandait souvent des conseils pour réparer une machine, un outil, ou souder une pièce qu'il n'avait pas le temps de porter à un professionnel. Bernard dont les affaires tournent bien décide d'agrandir sa maison afin qu'elle soit compatible avec sa nouvelle situation financière. Les plans ont été établis et le permis de construire autorisé. Pour ne pas perdre de temps, les travaux ont lieu les week-ends et jours fériés. Les terrassements vont bon train lorsqu'un vilain rocher oppose une résistance farouche à tout engin mécanique. Peut-être Michel aura une idée. Justement il est en train d'observer le chantier.

– « Salut Michel, j'ai un problème avec un rocher énorme, il me faudrait faire venir un dynamiteur agréé. Mais je n'ai pas le temps de m'en occuper ! T'aurais pas une idée par hasard ?

– Je connais bien un truc, mais c'est dangereux et interdit.

– Dis toujours on verra bien.

– Il suffit de percer le rocher et de remplir le trou en partie avec un produit et le reste avec de la terre et une mèche de fulminate.

– Mais le produit où le trouve-t-on ?

– C'est simple, il suffit de mélanger un peu de x produits de cuisine et y produits de jardinage. (La morale et la sécurité m'interdisent de donner le nom des ingrédients et la formule dans ce texte) avec beaucoup de prudence car le mélange devient très instable.

– C'est pas avec ta salade que je ferais péter ce rocher. Je vais toujours essayer. »

Bien entendu Michel participe à la préparation et modère comme il peut son voisin qui a la main lourde.

– « Tu vois, je vais couvrir le dynamitage avec une bonne couche de fagots de bois, et dessus mon gros chargeur de chantier ainsi il n'y aura pas de projections de matériaux. Tu ne vas pas me faire croire que ta cuisine est efficace ! » dit Bernard.

Après s'être assuré qu'il n'y a personne aux alentours la mèche est allumée et les dynamitéros vont aux abris. Le résultat ne se fait pas attendre.

C'est un tremblement de terre qui secoue le lieu. Tandis qu'un panache de fumée s'élève dans le ciel une ombre inquiétante semble basculer. Lorsque les derniers bouts de bois de fagots désintégrés sont au sol les deux compères sortent de leur abri pour découvrir un trou énorme encore fumant près duquel gît les quatre fers en l'air ce qui était un magnifique chargeur de chantier.

Remettre l'engin sur ses roues et changer quelques tuiles n'est rien par rapport à la difficulté à faire croire aux curieux alertés par l'énorme explosion que pépé avait enterré une munition de la guerre de quatorze dix-huit dans le jardin.

Il faut toujours se méfier des recettes interdites. Ça risque de péter très fort.

La légende de Roucadour.

La grande galerie et sa colonne.

De tout temps cette cavité fut fréquentée, mais sa légende s'est perdue.

Mon père me disait que le propriétaire n'avait jamais pu en obstruer l'entrée parce que le génie qui y demeurait en détruisait la fermeture. Je pense que la légende devait ressembler à celle-ci.

Autrefois, il était un chemin que les voyageurs évitaient la nuit. C'était celui qui allait de Saint Simon à Issendolus. Entre Thémines et Laligné il passe à proximité d'une grotte, qui s'appelle Roucadour. En occitan, cela vient d'un terme qui veut dire se cacher dans des rochers « s'arraouquer ». Qui pouvait bien se cacher dans ce trou qui crache de la vapeur en hiver et qui est peuplé de bruits de pas lorsque l'on tend l'oreille à proximité ? Des curieux ont même aperçu dans la pénombre de l'entrée des formes blanches semblant flotter au loin ou suspendues au plafond. C'est un nommé Beyplo qui regagnait sa mesure au hameau des Roucoux qui vit passer au fond de la combe un personnage bizarre vêtu de peaux de bêtes avec un sac sur son dos. Se faufile entre les genévriers il put constater que l'étrange apparition disparaissait comme par miracle dans les ténèbres de Roucadour laissant flotter derrière lui une odeur de soufre et de bouc. Dès qu'il put, il en informa son confesseur : le curé de Saint Simon. Le saint homme reconnut la présence du Drac à l'odeur et dit :

– « Le Drac est un enfant du diable conçu avec une sorcière. Il habite sous terre dans un antre où il entrepose les âmes des pécheurs qu'il transporte dans son sac. C'est là que tu iras si tu continues de boire et de tricher quand tu joues aux cartes dans les estaminets d'Issendolus. En pénitence, je te donne une fiole d'eau bénite que tu porteras au plus profond de cette grotte et que tu répandras autour de toi avant d'en sortir. N'aie pas peur, l'eau bénite éloigne les démons et te protégera. Si tu réussis, les portes du paradis te seront ouvertes ».

Qu'elle horrible mission devait-il accomplir ! Mais d'être emporté par le Drac et finir dans les ténèbres était encore pire. Après avoir longtemps hésité, il se décida et pour se donner du courage il s'octroya une bonne lampée de vieille prune. L'eau bénite dans une poche bien à l'abri des chocs et un fanal de cocher à la main, il affronta l'obscurité de Roucadour. Tout tremblant, il descendit jusqu'à la grande galerie. Plein de cristaux scintillaient autour de lui tandis que ses pas l'amènèrent près d'un lac au milieu duquel s'élevait une grande colonne. Agrippé à mi-hauteur le Drac l'observait et d'une voix caverneuse lui demanda :

– « Que viens-tu faire dans mon domaine ? »

À ces mots, d'une main tremblante, Beyplo pris de panique sortit la fiole de sa poche et en rependit le contenu dans le lac. Le Drac comprit de suite que désormais cette étendue d'eau était bénie et qu'il serait impossible de la franchir pour s'échapper. Il poussa un cri de désespoir si terrible que la voûte s'écroula plus loin bouchant ainsi la suite du gouffre menant à son antre. Depuis il s'est transformé en stalactite tout en haut de la colonne. Quant à notre héros, il dut son salut que le lendemain matin, à l'aube, lorsqu'une légère lueur le dirigea vers la sortie. Les premiers rayons de soleil pénètrent loin dans cette caverne. Dans la panique de cette rencontre, il avait laissé tomber sa lanterne dans l'eau. Depuis, il ne sait plus s'il a fait

un mauvais rêve, mais il a changé de nom. Désormais on le nomme Beypasplu. Nom occitan d'un repent.

Ce n'est pas à cause du Drac qu'une fermeture en acier inoxydable barre l'entrée. Des témoignages préhistoriques y sont enfermés et conservés, quoique...

Je viens chez vous toutes les semaines

Odette se plaît à raconter cette anecdote. Cela lui rappelle un merveilleux souvenir de vacances au bord de la Méditerranée.

Odette et sa voisine Paulette, toutes deux commerçantes à Thémines furent invitées avec leurs époux à passer quelques jours de vacances chez leur grand ami Jean-Louis résidant à Villefranche Sur Mer. Elles avaient longtemps hésité pour accepter cette invitation. « Ce n'est pas facile d'abandonner son commerce comme ça ! » disaient-elles chaque année. Puis elles ont craqué devant l'insistance de Jean-Louis. Que de beaux paysages elles ont découvert. Tous les après-midi lorsque la chaleur était tombée, nos Théminoises en maillots de bain allaient se bronzer, toujours au même endroit sur la plage, face à la mer. Un monsieur très poli accompagné d'un petit garçon venait installer son parasol, aux mêmes horaires, à proximité. Ainsi, inévitablement, ils échangeaient des banalités sur le temps, ou la température de l'eau. Puis les deux dames se présentèrent pour exprimer leur plaisir d'être en un si bel endroit. Alors le monsieur s'approcha d'Odette et lui dit :

– « Mais je vous connais, je viens chez vous tous les mercredis soir.

– Ce n'est pas possible je ne vous ai jamais vu dans mon café. Vous savez, mes clients je les connais tous.

– Si si, je viens à Thémines tous les mercredis soir et même vous n'êtes pas contente lorsque je ne viens pas. » Sur ce, il repartit jouer au ballon avec l'enfant.

Odette et Paulette se mirent à réfléchir sur l'identité de ce personnage qui semblait fréquenter leur village et en particulier le débit de boissons. Paulette dit au bout d'un certain temps de réflexion :

– « Son visage ne m'est pas inconnu, ni son accent.

– Maintenant que tu en parles c'est vrai. En plus il a un air un peu comique » répondit Odette qui se mit à réfléchir à ses clients habituels du mercredi soir.

Ils n'étaient pas très nombreux. Elle les connaissait tous et savait ce qu'ils buvaient d'habitude. Ils s'installaient le long du comptoir après leur journée de travail pour passer un moment entre copains tout en dégustant leur boisson préférée. Le mercredi on allumait la petite télé dans l'angle au-dessus du comptoir, pour voir la piste aux étoiles après vingt heures. Elle était aussi mise en marche le samedi pour voir le tournoi des cinq nations. Cela plaisait aux clients. Ainsi, Odette vendait-elle un peu plus. Que de rires lorsque les clowns de la piste aux étoiles faisaient leurs numéros. Le plus rigolo était un nommé Zavata. Ce monsieur si poli lui ressemblait un peu.

« – Dis Paulette, le monsieur avec le petit, tu ne trouves pas, il ressemble à Zavata.

– Oui, tu as raison. Ce n'est pas lui, puisqu'il vient tous les mercredis chez toi.

– Justement, c’est le jour où Zavata passe à la télé. On va dire au monsieur qu’il lui ressemble. »

Le jour suivant, après les salutations, la question fut posée :

– « Dites donc Monsieur, surtout ne vous fâchez pas, on vous trouve un air de ressemblance avec Zavata le célèbre clown. »

L’homme vexé fit mine de s’éloigner, il sortit un vieux chapeau de sa poche qu’il posa sur sa tête, mit une boule rouge à son nez et retourna sur ces pas en riant :

– « Quelle chance j’ai de côtoyer de si gentilles dames qui m’invitent tous les mercredis chez elles à Thémines. Vous avez devant vous Achille Zavata en chair et en os » .

Les Théminoises furent si surprises qu’elles en restèrent bouche bée. Par la suite, elles eurent droit à un spectacle tous les jours car Achille profitait de cette occasion pour essayer de nouveaux tours.

Quelles merveilleuses vacances ont-elles passées dans un lieu enchanteur avec une partie de la piste aux étoiles que pour elles.